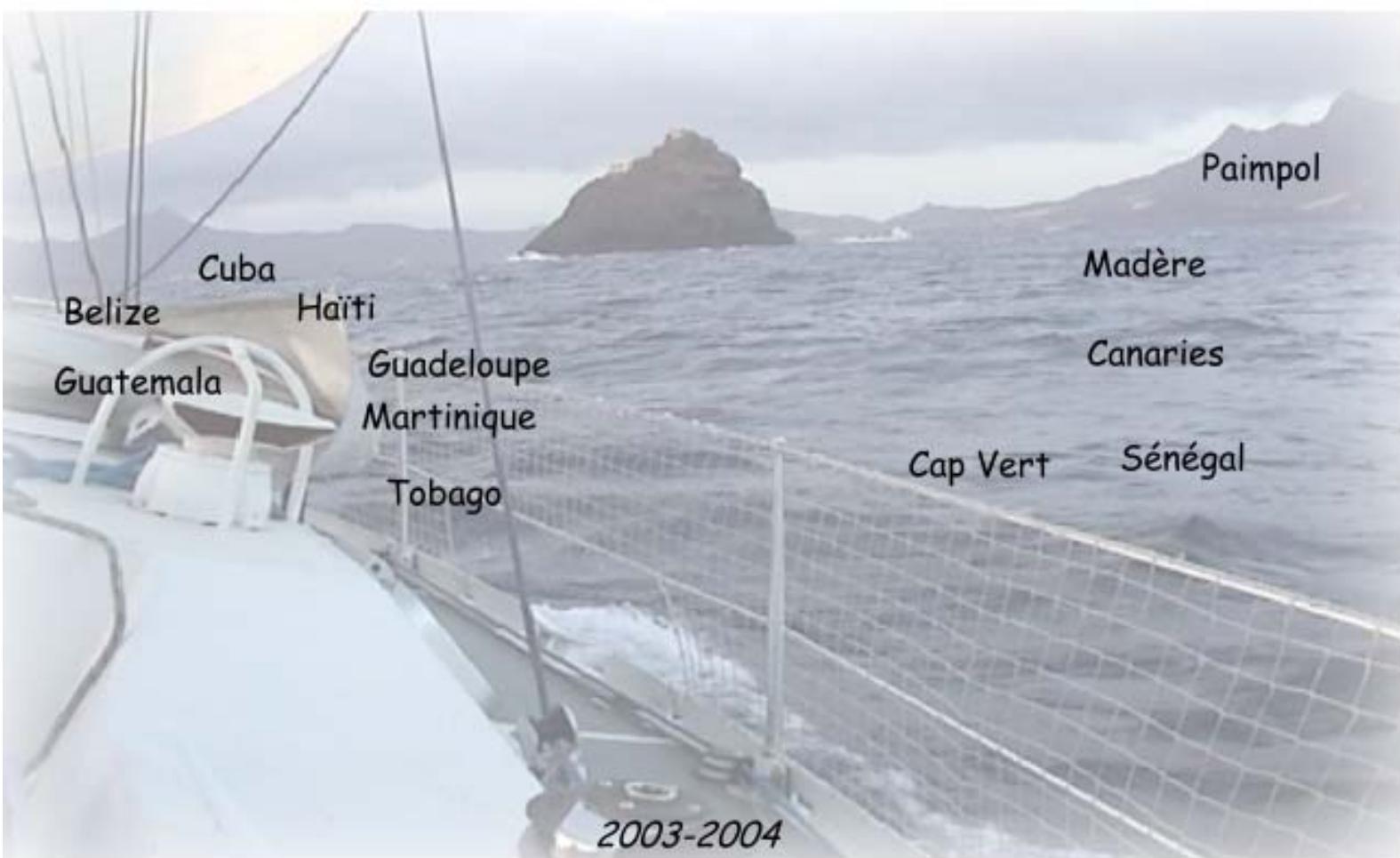


NOMADE



Pierre & Marik



1. [Route et documents](#)
 2. [De Paimpol à Madère](#)
 3. [Canaries](#) (Les îles fortunées appelées aussi Baléares par Marik)
 4. [Cabo Verde](#)
 5. [Dakar et Saloum](#)
 6. [Brava](#)
 7. [Traversée](#)
 8. [Tobago](#)
 9. [Martinique Guadeloupe](#)
 10. [Ile à Vache \(Haïti\)](#)
 11. [Cuba](#)
 12. [Guatemala](#)
 13. [Belize, quand tu nous tiens ...](#) + cartes, planches et renseignements techniques.

1. Route et documents

Trajet : Paimpol (Bretagne) Muros (Espagne) Porto-Santo et Funchal (Madère) Santa Cruz de Tenerife (Canaries) Mindelo Santo-Antao Carracal Sal Rei (Cap-Vert) Dakar et Saloum (Sénégal) Brava (Cap-Vert) Tobago (Trinidad et Tobago) Martinique et Guadeloupe (France) Ile à Vache (Haïti) Jardines de la Reina, Cienfuegos, Trinidad, Cayos de Dios, (Cuba), Rio Dulce (Guatemala), Belize City (Belize)

Au total un peu plus de 8500 milles.



Voir la carte en fin de document

Documents de référence :

Anne HAMMICK
2000

Iles de l'Atlantique

Imray Editions Loisirs Nautiques

2000

Cuba

Imray Editions Loisirs Nautiques 2001

Jacques PATUELLI Guide des (petites) Antilles Editions Atoll 2002

Jacques PATUELLI Guide des (petites) Antilles Éditions Aton 2002
Willem LE TERRIEN CARAÏBES Les petites Antilles de la Dominique à Trinidad
Guide Olizane / Maritime *Plus personnel mais moins complet que le Patuelli*

Jimmy CORNELL Routes de grande croisière Editions Loisirs Nautiques 1999
Pilot charts (papier et sur ordinateur)
Cartes (photocopies STW et couverture mondiale sur ordinateur)
REED'S Caribbean 2003

2. De Paimpol à Madère (août 2003)

De Paimpol à Muros (450 miles, 5 jours)

Une traversée laborieuse du golfe de gascogne pour cause de pétole. Après un coup de cafard pour moi, chacun trouve ses marques ; le rythme est donné par les quarts, jusqu'à 1h pour Pierre, de 1h à 3h pour moi, à nouveau Pierre de 3h à 5h (et oui, ça tourne vite à deux) et je reprends la suite pour voir le soleil se lever quand les nuages le veulent bien. Nous quittons Ouessant dans la brume et nous passerons le cap Finisterre de même, avec du vent en prime ! Dans ces situations, vive le radar, ça rassure pas mal.

J' entends plus que je ne vois mes premiers dauphins. Il fait nuit et ils soufflent sur les flancs du bateau. C'est toujours le même plaisir. Qu'est ce qu'on fait sur un bateau quand ce n'est pas la tempête ? Et bien le temps passe à toute allure. Entre un cours d'espagnol et une petite sieste, Pierre fait Monsieur météo et moi je pêche. D'ailleurs, la traîne est à peine installée qu'une bonite vient s'y accrocher; je ne suis pas peu fière même si je n'y suis pas pour grand chose.

Nous devons faire une halte à Muros en Galice pour se ravitailler en gasoil. Nous nous y étions déjà arrêtés voici quelques années et nous retrouvons avec plaisir ce port de pêche animé et coloré et ses spécialités de "pulpo a la plancha". Finalement, comme la station du port est fermée et que les avis sont assez contradictoires sur les jours et heures d'ouverture, nous allons faire le plein à 5 milles de là, à Porto Sin et on repart.....avec la pétole.

Marie

De Muros à Porto Santo (700 miles, 8 jours)

Arrivée facile sur Porto Santo le 18 août. Un gros



Arrivée sur Porto Santo

caillou, avec une roche à vif, dans les tons brun et noir. Le port lui-même ressemble à une immense carrière avec quelques bâtiments industriels. Accueil sympa et nous voilà amarré à un ponton, entre un voilier français et un autre, portugais, avec un équipage très affairé et très équipé pour la plongée. Effectivement Marik plongera avec eux deux jours plus tard quand elle s'apercevra qu'ils parlent Français et que la femme de l'équipage est monitrice.

Quant au bateau français il appartient à un monsieur qui l'a construit lui-même à Bergerac et qui porte le nom de ...Cyrano. Monsieur très sympathique qui connaît tout le monde et qui a beaucoup de conversation. Il attend des vents favorables pour remonter vers Cadix.

On fait le plein de gazole (un peu trop, ça se termine par un geyser affreux) et on se décide à laisser notre trace peinte sur la jetée en béton, comme tant d'autres l'ont fait avant nous (habitude héritée des grands navires d'autrefois paraît-il).

Et hop vers Madère sur le coup de 3h du matin le 22 août (malgré les douaniers qui ont retiré l'échelle permettant de remonter sur le quai où l'on s'est amarré. Sacrés douaniers portugais). *Pierre*



Madeira (bois en portugais)

Les différentes rencontres de ponton nous avaient prédit que nous trouverions

difficilement une place au port de Funchal (qui signifie fenouil) ; en fait nous n'avons eu aucun problème. La haute saison pour les bateaux ne doit commencer que vers octobre. Le port se trouve en plein centre et les Madériens aiment pousser les décibels.



Madère est totalement différente de sa petite soeur Porto Santo. C'est une abondance d'eau venue des hauteurs et qui nourrit une végétation opulente aux multiples parfums et couleurs.

On y trouve vraiment toutes sortes de plantes, aux noms qui font rêver : aristoloche géante, bougainvillées, araucaria hétérophylle (très différent du désespoir des singes qu'on voit en Bretagne), jacaranda (aux fleurs d'un bleu étincelant) etc. Les hortensias poussent comme du chiendent, les fougères arborescentes se pavinent partout, et des arbres ressemblant à des frangipaniers embaument rues et jardins.



Marie-Christine faisant la course avec l'eau d'une levada.



(Ce paysage, comme beaucoup d'autres à Madère, fait penser aux jardins de Chaumont et en particulier à cette rampe d'eau qui servait à rafraîchir les menottes des califés.)

Marie et Pierre

3. Canaries (août-septembre 2003)

TENERIFE (260 miles, 3 jours et demi)



Départ vers 23h, dans la nuit du 27 au 28 août: un tout petit peu de vent, mais de sud, donc dans le nez, et une mer très confuse. Le pire ! On pense même revenir sur Funchal. Mais ça s'arrange, le vent se remet au nord, et vogue la galère, sur une mer plate, bleue de bleue le jour, phosphorescente la nuit. Puis c'est le miroir total, un disque d'eau immobile, presque du mercure. On observe tout l'horizon, fascinés : et soudain une espèce de chose noire. On se déroute et en s'approchant on commence à avoir peur que ce soit un cadavre humain. "Bonjour ; on ne s'attendait pas à vous voir ici ; vous voulez monter ou descendre. Une photo peut-être ?"



De quelle tortue s'agit-il ? Et comment se nomment les commensaux ?

(Récompense : une bonne enveloppe par la poste.)

Une réponse d'od'île pour le moment.

Mais non, c'est une tortue, qui plonge assez vite, à notre grand désespoir. Mais, plus loin, il y en a d'autres et on finit par trouver une copine avec qui on va nager (l'un après l'autre !), à la toucher. Sous elle frétillent quelques petits poissons zébrés. Et G.F. Haendel joue "Jules César" dans le carré. Ca va, la vie n'est pas trop mauvaise.

Pierre

Dans la soirée du 30 août, tranquillement installée sur le pont avant, je suis en train de m'entraîner laborieusement avec les aquarelles offertes pour le voyage (merci les copines !) quand j'aperçois les

montagnes de Tenerife. On en est pourtant encore à plus de 30 miles mais comme toutes ces îles volcaniques, elle est très montagneuse et le pic du Teide culmine à 3718m. Le vent s'est un peu levé mais on ne se presse pas trop, on préfère arriver de jour. On entre donc dans Santa Cruz le 31 août vers midi. Il y a 2 marinas, on choisit la plus proche du centre, la marina del atlantico. Nous sommes rapidement accueillis par d'autres plaisanciers, tous en partance, et pour l'instant en attente, les uns d'équipier, les autres de météo favorable, ou en train de régler les derniers problèmes techniques. On sent chez certains une hésitation, et il est vrai qu'après, il n'y a pas de retour rapide possible vers nos contrées. Je suis étonnée de voir le nombre de navigateurs solitaires et comme toujours, beaucoup de bretons comme Luc et Mireille de Quimper en route pour Sao Tomé. Nos voisins de ponton, des suisses arrivent, eux, des Açores et repartent pour un deuxième tour dans la foulée, si l'on peut dire.

Le nom de Santa Cruz me faisait rêver, la ville possède un certain charme mais il faut s'éloigner du centre qui ressemble à tous ces lieux très touristiques, pleins de commerces et sans âme. Ici, ce sont les confins de l'Europe mais c'est encore bien l'Europe. Le jour de notre arrivée, 90 immigrés clandestins ont été arrêtés à leur arrivée en bateau. Ils sont près d'un millier dans des camps en attente de renvoi dans leur pays, le Maroc et le Sahara occidental pour la plupart.

Le système de bus est au point sur l'île, nous un peu moins car nous ne réussirons pas à nous lever suffisamment tôt pour aller voir le Teide et ses vapeurs de soufre. Nous vous proposons donc l'image d'un cratère qui vient de s'ouvrir ... à la Réunion, et qui a été prise à chaud (ah, ah !) par Pierrick, un ami de Pierre. Nous ferons quand même une escapade dans le nord-est de l'île à Taganana, petit paradis encore sauvage où les surfeurs sont installés dans des cabanes construites de bric et de broc.



A 100 m du photographe...

Les papiers du bateau que j'avais oubliés à la marina de Funchal (ça ne m'arrivera pas deux fois, c'est trop angoissant) sont arrivés assez rapidement contrairement à mes scénarios les plus pessimistes du style Madère-Lisbonne-Madrid-Tenerife 15 jours mini et encore si tout se passe bien. Nous pouvons donc partir et finalement, nous renonçons à aller sur l'île de La Palma et préférons partir directement pour le Cap Vert le 8 septembre.



4. Cabo Verde (septembre-octobre 2003)

Sao Vicente (860 milles, 9 jours)

On se prépare à quitter Santa Cruz en fin d'après midi. Luc nous demande si on a regardé la météo. Oui, oui, weatheronline for ever, 15 noeuds de nordet, pas de problème. "Ah bon ! Je préfère ne rien vous dire alors". Et nous partons.

Dès la sortie du port, un vent frais cueille Nomade, qui gigote beaucoup des fesses sur une forte houle croisée. Marie prend un deuxième ris, nous réduisons le génois et réglons assez péniblement le régulateur d'allure en choisissant un cap qui nous éloigne de la côte. Nous espérons ainsi trouver un vent plus clément, mais en fait il forcit régulièrement jusqu'à 35 noeuds (force 8) avec des grosses vagues qui bouillonnent au sommet, exactement comme c'est décrit dans les livres. Le troisième ris, c'est Marie qui va au mât, laisse une surface de grand voile qui nous paraît encore bien grande. Et Nomade qui veut à tout prix gagner la côte des grandes Canaries. Et cela va durer une dizaine d'heures. C'est dans des moments comme cela qu'on se demande vraiment pourquoi on s'est embarqué dans une telle affaire. Mais ce sont ces moments là aussi qui vous creusent le caractère, les sensations et aussi l'estomac (surtout si vous êtes sensible au mal de mer !). Et vous laissent, une fois le calme revenu, comme simplifié, et assoupli.

Le lendemain, mardi, n'est guère plus reposant et c'est seulement le jeudi que l'on retrouve un rythme paisible, avec une mer tout de même agitée, mais un nordet bien stable de 10-15 noeuds.

Je vois mon premier poisson volant, et un peu plus tard en ramasse un dans le cockpit. Et la

nuit suivante c'est quasiment la pêche miraculeuse avec une douzaine d'entre eux qui atterrissent sur le pont tandis que des dauphins longent la coque et sautent à des hauteurs qui, sous la lune, me semblent prodigieuses ; j'ai même peur qu'ils retombent eux aussi sur le bateau ! Et au dîner il y avait déjà deux dorades coryphènes succulentes pêchées à la palangrotte par Marik (et rissolées par moi). Nous allons devenir très intelligents.



Des yeux étrangement humains.

Moon. La luna. On peut dire que la lune a "marrainé" notre descente des Canaries au Cap Vert comme Mars a parrainé celle de Muros à Madère. La nuit, l'impression d'être dans une demi-bulle se renforce, et ces loupiotes prennent beaucoup d'importance. Et puis en promeneurs des mers que nous sommes, nous observons et cherchons à emmagasiner tout ce qui vit et brille.

Redescendons un peu sur terre, sur mer veux-je dire. Au petit matin j'aperçois par un hublot, ahuri, un gros cargo qui passe à 300m de Nomade, alors que l'alarme du radar aurait dû retentir depuis longtemps. Explication : une temporisation de 10 minutes et une zone d'alarme de 3 milles seulement, et un cargo peut faire plus de 3 milles en 10 minutes. Conclusion : repasser la temporisation à 3 minutes. Et réviser ses maths.

Pétrole à nouveau. Fleur marine. Entrées d'eau et sorties d'énergie. A la nuit tombante Marik concocte un nouveau plat : patates râpées, lard, pruneaux, le tout cuit à la vapeur et arrosé d'une sauce crème-oignons. Avec un rosé étrange de la "Valle de la Orotava" (Tenerife) ça réjouit bien le palais. Et en avant pour les quarts nocturnes (qui sont des moitiés pour nous).



Fin de parcours en mer douce. Une coryphène glisse des doigts de Marie, et avec elle un bon dîner. Le lendemain apportera une coryphène (la même ??) qui ira, elle, jusqu'à nos assiettes.

Nomade accélère ; il sent le mouillage proche ! Des nuées de poissons volants strient l'horizon. Les oiseaux (labbes et puffins principalement) se font de plus en plus nombreux. Arrivée splendide à Mindelo, tandis que le soleil se lève.

Mindelo

Vu du bateau c'est d'abord une petite ville faite de cubes colorés harmonieusement disposés au fond d'une baie grandiose, avec, sur le front de mer, des hommes, femmes, enfants, voitures qui circulent dans un flux continu et indolent. Le monte Cara, un mont en forme de visage, domine tout cela d'un air impassible. A peine mouillé, nous sommes abordés par Rafaël qui nous propose de surveiller le bateau et l'annexe. Il est plutôt sympathique avec sa voix cassée et son air rasta : nous ne disons ni oui ni non.



La ville a un air moderne et actif, tout en gardant, sauf quelques hôtels, une taille humaine. Il y a beaucoup d'incroyables minettes, encore plus qu'aux Canaries. Cela semble être une institution. Au point que suivant une agent de police en uniforme à qui j'avais demandé ma route, j'ai pu la voir dodeliner des fesses comme si elle marchait sur des talons aiguille de 10 cm de haut. Est-ce à relier au fait que l'on voit couramment dans les mercearia (petits magasins qui font aussi bistrots), même en pleine campagne, des affiches très suggestives de femmes ou de couples ? Mais au delà de ces apparences, et de l'indolence générale, on est frappé par la gentillesse et la richesse intérieure des gens que l'on approche. Ainsi de la serveuse du "clube nautico" qui semble renfrognée et mélancolique et qui répond à un simple mot sympathique par un sourire d'une luminosité rare (et on comprend mieux sa "mélancolie" quand on sait qu'elle gagne 100 euros par mois dans une ville où la vie est aussi chère qu'en France). Ainsi de José, dont je reparle un peu plus loin, et de beaucoup d'autres. Il y a une âme ici, et la morna n'est pas un vain mot.



Plusieurs marchés sont disséminés dans la ville. Le marché municipal est le plus étrange, avec ses sculptures de monstres marins et son échoppe d'élixirs, dont l'un fait de vous un Einstein aux muscles ravageurs. Des femmes, créoles pour la plupart (je n'ai vu qu'une noire) vendent fruits, légumes



et tabac sur des étalages soignés. On y discute ferme dans une ambiance à la fois populaire et un peu guindée. Il est placé au cœur de la ville, contrairement au marché aux poissons, qui donne sur la mer. Là ce sont les hommes qui découpent, salent, préparent et les femmes qui vendent. A côté, le noyau d'un deuxième marché aux légumes étend comme des filaments dans les rues avoisinantes. Femmes et enfants, assis, debout, proposent herbes, légumes et petits poissons dans une atmosphère animée, souvent cocasse et



parfois émouvante.

C'est dans le tout petit bistrot-resto du marché municipal que je me suis retrouvé, un midi, en quête d'une cachupa, réputée excellente ici. Plus de cachupa ! Pourtant toutes les tables sont prises et les cuillers vont bon train. Je reluque le contenu d'un bol : c'est une sorte de soupe au riz avec des morceaux de viande peu identifiables. J'en commande une et c'est ... excellent, même si quelques abats sont un peu mous à mon goût. Une place se libère, et je m'assieds avec mon bol à la table de José, qui engage tout de go, ni distant, ni importun, la conversation, comme si on se connaissait depuis toujours. J'apprends que la cachupa ne se sert que jusqu'à 11h, et que ce que je mange s'appelle une " canja ". Que Cesaria Evora habite à 100 m d'ici, que sa maison est ouverte à qui veut, mais qu'elle s'est envolée pour la France il y a 15 jours. Qu'il n'aime pas trop Herminia, dont on vient d'acheter un cd, mais qu'il préfère à Cesaria une chanteuse qu'il a encore écoutée la veille sur sa radio, mais dont il ne se souvient plus du nom ; et il sort sa radio de sous son coude, en se moquant de sa mémoire, et c'est seulement à ce moment là que je m'aperçois qu'il est en fauteuil roulant. Une jeune femme s'installe à notre table. Ils se connaissent et discutent un moment en riant. Je ne comprends rien. Elle a des traits fins et un air déluré ; et sous l'aisselle une touffe noire frisée qui paraît dure comme une éponge métallique. José m'explique qu'elle est vendeuse ici depuis 15 ans. J'offre un verre et on se quitte comme ça, amis d'un jour.

Nous voulions, bien sûr, écouter de la musique capverdienne. Nous n'avons



réussi que très modestement. Un concert du groupe " Caboça Negra " le premier samedi de notre séjour : la chanteuse, une capverdienne installée en Italie, a une voix aussi énergique que Cesaria, et quand elle entonne une morna célèbre, accompagnée de son seul guitariste, la nuit vibre pour de bon. Et quelques airs, chantés par Pedras, le deuxième samedi, attrapés de justesse avant la fin de son tour de chant, alors que nous errions dans les rues à la recherche de sonorités savoureuses. Pour la saveur nous sommes servis ; sa voix comme sa posture sont à la fois touchantes et impayables. Il faut voir ! et entendre ! Parmi les accompagnateurs guitaristes, nous retrouvons Philippe Le Gall, notre plus proche voisin de mouillage, sur Graal. Breton aux ancêtres mi-"*"coupeurs de l'vers"*", mi-"*"cœurs salés"*", il a opté pour cœur salé et navigue dans les îles et leur musique depuis 8 mois. Il nous " déniaise " un peu, mais trop tard : si la "*"musica"* reste très vivante à Mindelo, c'est seulement en fin de semaine. Pour ceux que ce sujet intéresse il existe un excellent site : mindelo.info (voir liens, on y apprend en particulier que le guitariste mindelien Bau a été choisi par Almodovar dans *Parle avec elle*.)



Nous avons sympathisé avec d'autres voisin-e-s de mouillage. Véronique et Nathalie, qui ont tout lâché pour partir sur leur joli Trismus jaune :



Dagobert. Avec leur moral d'acier et leur profonde gentillesse on peut difficilement ne pas les apprécier. Un peu plus loin, trois jeunes Français sur un bateau étroit un peu bizarre, et qui nous paraissent un peu aventureux, se révèlent mener un formidable projet social (voir le lien : [passeraile](#)). Plus loin encore, Daniel et Catherine, partis de puis 9 ans sur le rêve d'antilles "*Trait-d'union*", sont des puits d'expérience, ainsi que Marie et Jacques, partis " seulement " depuis 4 ans, avec leur fille Océane. Marik se demande souvent comment ils font tous pour joindre les deux bouts (ah, ah !), mais ce sont des secrets de marins, n'est-ce pas !

Sur le plan pratique, pas grand-chose à ajouter à l'*Imray*. Il ne semble plus y avoir d'insécurité : nous avons laissé Nomade 3 jours sous la seule garde des voisines, avec l'annexe à l'arrière, sans problème. Faire garder l'annexe ne semble pas utile non plus. Bien sûr il ne faut pas laisser traîner son portefeuille : comme partout ! On peut faire le plein d'eau (déssalinisée) et de gazole sur un quai assez éloigné, au sud-ouest. Il ne faut pas hésiter à

filer de la chaîne (40 m en ce nous concerne) car le vent s'est souvent levé avec de violentes rafales de nordet (plus de 40 noeuds). Le seul cyber-café où j'ai pu ce site se situe dans la rue en haut et à gauche de la Lisboa. Et le restaurant Pico Pau est bien sympa, avec ses centaines de lettres de remerciement qui volètent au mur.

Santo Antão

Tous ceux qui reviennent de Santo Antão sont si emballés que nous décidons de prendre à notre tour le ferry. On part comme des voleurs, à l'aube et à la rame ; l'annexe sera ramenée au bateau par les voisines. La traversée sur le Ribeira do Paul (une institution ici) se fait sans encombres, par petite houle, mais quelques passagers sont tout de même bien verts et se penchent bizarrement par dessus bord. On trouve tout de suite un aluguer, et nous voilà à Corva, un cratère entièrement cultivé, où des pins siffleurs, des nuages fantomatiques, des silhouettes courbées sur la terre et une verdure tropicale évoquent "les contes de la lune vague après la pluie". Et pour la pluie, la chuva, on est servi ; sitôt arrivés dans la descente vers



Ribeira grande, c'est une mer de brume et de blancheur opaque qui nous attend. Après une petite hésitation, durant laquelle on savoure de toute notre peau la fraîcheur de l'air, on emprunte le chemin empierré (et parapeté !) qui serpente le long d'une paroi verticale qui nous paraît d'autant plus vertigineuse qu'on n'y voit pas à 10 m ; seuls des sommets pointus se profilent parfois dans une échancrure des nuages (comme au Machu Picu paraît-il). Les cailloux sont glissants, on croirait presque skier sur une pente neigeuse. En bas, changement de décor. La lumière revenue inonde un gigantesque eden : manguiers, bananiers, jacquiers prolifèrent à perte de vue, avec par ci par là des retenues d'eau et des chaumières. Eden pauvre, malheureusement : les premières habitations n'ont ni électricité, ni route d'accès. Et si enfants et femmes paraissent délurées, un homme, à qui je lance un "bonne tard" sympathique, ne me rend qu'un regard triste et lourd. Plus loin une odeur suave nous attire : c'est celle d'une "grogue". Elle est installée sur une petite hauteur, où nous nous hissons. Un jeune, qui parle français SVP,



nous montre l'alambic et son système de refroidissement en rigole, la cabane où sont stockés les fûts de jus fermenté et de grogue, et l'aire où les cannes sont broyées et le jus mis à fermenter une quinzaine de jours dans un

grand bac. On trinque et c'est fort bon. Il nous parle de son île où les gens sont honnêtes, contrairement à Mindelo, le Chicago du cap vert. Et il nous fait le geste d'un doigt qu'on



coupe pour en récupérer la bague. Il trinque et retrinque. On achète un litre, qu'on met dans une bouteille d'eau en plastique !

La descente continue, encore plus euphorique, jusqu'à ce que des pluies diluviales à répétition éteignent nos ardeurs. Mes grosses chaussures pleines d'eau, on finit par s'abriter dans une maison en construction, où le propriétaire, un Capverdien de retour chez lui après une longue émigration, nous prend en charge. Il arrête un bus municipal, qui nous mène à fond la caisse sur une route de plus en plus boueuse, à Vila das Pombas. Puis dans la foulée un aluguer nous mène directement à notre destination : la pension de Mme Fatima à Ponta do sol. Il était temps car une heure plus tard la route n'était plus praticable.

Il reste une chambre qui donne sur une grande terrasse, et avec douche : le grand luxe, pour 1800 escudos. Ayant essoré nos vêtements et vidé tant bien que mal l'eau des chaussures, nous sortons : c'est le dernier jour d'une fête religieuse qui en compte 3, et il y aura bal ce soir. La nuit est tombée, mais les rues restent très animées avec des stands un peu partout, et des odeurs de grillades ; bonnes, les cuisses de poulet ! A plusieurs reprises nous repérons des ombres porteuses de violon, guitare et autre cavaquinho, mais chaque fois elles disparaissent sans savoir ni où, ni comment. Par contre un mouvement incessant de jeunes nous mène facilement à la salle de bal. Il est 10h et soudain une présentatrice fait une annonce, et tout se vide. Nous attendons un peu, puis rentrons à la chambre, dépités. Et à 11h, une musique intéressante monte dans la nuit ; mais nous n'avons plus le courage de redescendre, d'autant que demain c'est tôt réveil et tôt départ pour une balade réputée splendide.

Nous décidons d'aller à Corvo, aller et retour à pied, plutôt que de gagner Cruzinhas en aluguer et d'en revenir par le chemin côtier. Très vite on

domine la ville, qui fait assez jeu de construction, avec ses rues bien quadrillées, son petit aéroport qui donne directement sur la mer, et son minuscule " hydroport ", plus petit encore que celui de Sercq et qui abrite



quelques longues barques tirées au sec. Puis nous longeons des falaises rouges tombant en à-pics vertigineux sur la mer parfaitement bleue. Dans la lumière lavée par les pluies torrentielles de la veille, c'est un monde tout neuf, d'une beauté gigantesque qui nous apparaît. Et ce n'est pas fini ; car nous arrivons dans une vallée verdoyante, avec

un village, des maisons dispersés, des chèvres noires, des sources mieux disposées que dans le rêve le plus fou d'île au trésor d'un enfant rêveur. Et à l'entrée de Fontainhas, un papayer avec une papaye, toute seule et bien mûre sur le tronc, comme le fruit défendu de l'Eden.

Nous nous arrêtons chez une dame, dans une courrette ombragée, pour boire. Puis nous repartons pour Corvo qui se trouve dans la vallée suivante. Ça monte, la lumière est plus lourde, et notre marche aussi. En haut, un roc se dresse comme un grand mur de maison en ruines. La descente est facile, d'autant que de l'eau suinte des parois rocheuses et coule dans le fond du val. Un homme nous dépasse à toute allure ; il est pieds nus, sur des pierres qui ne sont vraiment pas des galets, et nous laisse interloqués.



Des chèvres noires ...

Le village, Corvo, est aussi vert, mais plus labyrinthique encore que Fontainhas. Nous descendons jusqu'à la mer, et nous y trouvons de la fraîcheur, bien que rouleaux et rochers empêchent toute baignade.

La remontée est franchement dure, et Marie-Christine qui n'a pas de chapeau et à qui je propose ma casquette un peu tard, atteint une couleur presque aussi rouge que celle des libellules que l'on peut voir par ici. En haut, nous retrouvons le coureur, assis en lotus, en pleine méditation, et nous nous posons près de lui sans qu'il bouge un cil. On



et des libellules rouges

dirait Milarepa ; et c'est vrai que seuls les pieds d'un moine magicien du Tibet peuvent voler comme ça au dessus des cailloux. Nous croisons des femmes portant de lourdes charges sur la tête, autre forme de sport ! (on ne peut aller à Corvo qu'à la marche).

A Fontainhas nous retornons chez notre dame ; nous sommes de vieilles connaissances, n'est-ce pas ? et nous commençons à parler. Miracle, bien qu'elle ne parle qu'en portugais, nous arrivons à la comprendre et à tenir une conversation : elle a 8 enfants, dont un à Lisbonne et une autre à Marseille. Et elle rentre de Marseille justement, où elle est restée 45 jours. Elle nous détaille son voyage, et elle en est encore éblouie : aussi belle que soit sa vallée, cela ne suffit pas.

Au retour sur Ponta do Sol, les falaises sont toujours aussi impressionnantes, mais la lumière trop crue a rompu l'enchantedement. Nous sommes contents de retrouver notre chambre, puis de faire un copieux dîner, avec de délicieux légumes mijotés par Mme Fatima

Sao Nicolau et Boa Vista

Après Santo Antao, nous restons encore quelques jours à Mindelo et partons pour Boa Vista (120 milles). Comme souvent, nous traînons un peu et le départ se fait un peu tard dans la journée. Après une nuit en mer, nous savons qu'on ne pourra arriver à Boa Vista avant la nuit, ce qui ne nous plaît pas trop, l'île est réputée pour être un cimetière de bateau ; peut-être est-ce dû aux erreurs magnétiques connues dans ce secteur. Un navire espagnol d'exploration des zones de pêche a coulé devant le port de Sal Rei quelques semaines auparavant et nous ne tenons pas à être le suivant. Nous sommes à ce moment devant Sao Nicolau et, vu le beau temps, décidons de mouiller pour la journée devant le petit port de pêche de Carachal à la pointe Sud-est de l'île. Cachée derrière les collines arides, la baie est minuscule, entourée de rochers, avec une petite plage bordée de palmiers. A peine arrivés,



nageurs viennent nous saluer. Manuel, qui est pêcheur et Luis, qui habite Mindelo et est en vacances dans le village. Heureusement, Luis parle couramment espagnol pour avoir fait ses études à Cuba et la conversation peut se faire autrement que par gestes, d'autant plus que

chaque île a son créole et que le portugais n'est pas la langue parlée.

Carachal est complètement isolée, seule une piste la relie aux autres parties de l'île, pas de voitures personnelles, pas de boutiques sinon quelques mercearias mais ... un dancing, à la façade vert pétant et qui distille de la musique disco à fond les décibels dès le crépuscule. Nous qui pensions qu'enfin, dans ce lieu authentique, nous allions entendre au coin d'une rue quelques airs de mornas ou de coladeiras !

Pendant notre balade dans le village, un bruit nous intrigue et nous mène vers un terrain de sport bétonné, face à la mer. Des enfants sont en train de mener une partie endiablée de hockey, avec comme patins des bouteilles



plastiques de coca écrasées. Dans les rues, c'est visiblement l'heure de la détente, les hommes sont au bistro ou discutent entre eux sur les pas de porte et les femmes sont installées dehors à jouer aux cartes ou à faire des tresses dans les cheveux des fillettes. J'ai l'impression de débarquer sur une autre planète. C'est tellement différent de Mindelo.

Les maisons sont plus que simples, pas de meubles, la cuisine se fait dehors sur des braseros, et à la nuit tombée, tout devient noir et nous n'avons plus qu'à rentrer au bateau. Carachal nous plaît et nous décidons de rester quelques jours ici.

Le lendemain, lever à l'aube pour aller découvrir la vallée. Un ruisseau bordé de petits jardins coule faiblement et nous ne rencontrerons pas âme qui vive. Le contraste est saisissant avec Santo Antao où chaque parcelle regorgeait de plantations. Le fond de la vallée est plein de palmiers dattiers, malheureusement les dattes ne sont pas mûres, elles sont grosses mais encore jaunes et ont le goût râpeux des prunelles. Je vois mon premier baobab à côté d'un magnifique dragonnier.



A notre retour, les pêcheurs sont en train de pêcher à la senne (on dit comme ça je crois ?) dans la baie. Ça crie et s'agite, les enfants tapent dans

l'eau pour empêcher les poissons de quitter le filet. La pêche est bonne et atterrit dans une nasse flottante. Ce sont des leurres qui serviront à toute la communauté des pêcheurs pour la pêche au gros. Manuel nous en donne un plein sac qui terminera en une délicieuse friture.



Après Mindelo et sa baie aux eaux troubles, cela fait du bien de pouvoir se baigner. La température extérieure avoisine les 30° et l'eau, pourtant chaude, est un vrai bain de fraîcheur. En plus, les fonds sont superbes, poissons perroquets, girelles, poissons trompette et bataillons de poissons multicolores dont je ne connais pas le nom. Il ne manque que les langoustes dont on ne voit toujours pas la couleur alors qu'elles abondent au cap vert d'après ce qu'on a pu entendre dire. Il paraît aussi qu'il y a plein de requins, des gentils et des plus méchants. Le lendemain, un pêcheur débarque le produit de sa pêche sur les rochers, thons, coryphènes, brochets de mer sous l'oeil attentif des femmes. Je veux acheter un garupa, sorte de petit mériou tout rouge à pois bleus, la femme ne veut pas que je paye et, juste avant notre départ, Manuel revient de la pêche et nous en offre un autre. Court bouillon pour l'un, à l'étouffée pour l'autre, c'est ma foi délicieux et vu nos exploits en pêche sous-marine ou en pêche à la ligne, il sont les bienvenus.

Départ au crépuscule. Pierre lève l'ancre et j'entends tout d'un coup un boucan de tous les diables ; c'est la chaîne qui a sauté du guindeau et tout redescend à l'eau. J'en suis quitte pour une grosse frayeur en voyant Pierre essayer de freiner la chaîne avec son pied.

Nous quittons avec nostalgie ce village qui se meurt tout doucement depuis que la conserverie a fermé ses portes.

Nous arrivons, comme d'habitude au petit jour, à Sal Rei "Sel Roi" sur l'île de Boa Vista. La baie est immense, entourée d'une plage de sable blanc immaculé. Deux bateaux sont au mouillage mais ils partent dans la journée, du coup, on se sent un peu isolés, dans cette grande étendue d'eau, et à 15 min en annexe du port. L'atmosphère est curieuse. D'un côté, des hôtels tenus essentiellement par des italiens et de l'autre, le village où les femmes

frottent le linge sur la planche à laver. Comme c'est le WE, pas d'aluguer pour sortir de Sal Rei. On essaie une balade à pied jusqu'à la praia de atalanta sur la côte nord pour voir le Cabo Santa Maria, un vapeur qui a coulé sur la plage en 1968. Manque de bol, après une marche en plein soleil au milieu d'anciennes salines, nous atterrissons trop à l'ouest. Tant pis pour le vapeur ... Finalement, nous ne verrons pas grand chose, et les seuls moments vraiment sympas seront une soirée passée avec des Capverdiens avec chants et guitare en alternance avec un match de foot à la télé, et une incursion, le dimanche matin, dans une église où les paroissiens chantent des cantiques sur des rythmes....*endiablés* !

Ceux ou ce qu'on aurait pu voir : le padre français de l'île qui tient une papeterie à Sal Rei, l'éclosion de tortues sur la praia de Santa Monica, la frégate rarissime, visible seulement sur l'îlot de Curral Velho, le festival de mornas qui avait lieu le WE précédent.

5. Dakar et Saloum (octobre-novembre 2003)

DAKAR

Certains demandent des photos de nous, c'est dans le domaine du possible, d'autres nous demandent de l'aventure avec un grand A et là, on pense " A la poursuite du diamant vert ", on se dit que c'est l'Afrique, les crocodiles, les gros serpents, les trafics d'or ou de diamant mais désolés, ce ne sera pas pour cette fois.

7 octobre, nous voilà en route pour Dakar. Trois jours et demi pour faire les 350 milles qui nous séparent du Sénégal, on ne bat pas des records de vitesse depuis notre départ de Paimpol. Vent de nordet, de la mer et quelques grains qu'on voit arriver à toute allure mais qui ne seront finalement pas bien méchants. La route est tranquille et nous découvrons sous des couleurs de soleil levant l'île de Gorée sortant à peine de son sommeil et les nombreuses pirogues



colorées qui reviennent d'une nuit de pêche. Nos narines ne sont pas envahies par les multiples senteurs de l'Afrique comme le décrivent beaucoup de navigateurs, mais par celles des égouts qui se déversent dans la baie de Hann où se trouve le mouillage du club de voile de

Dakar (CVD). Beaucoup de voiliers, sur des corps mort dont la solidité n'est pas toujours à toute épreuve : un bateau s'est retrouvé sur la plage un petit matin.

Bon, parés à découvrir Dakar, un coup de corne de brume, et le passeur vient nous chercher à bord. Nous sommes accueillis par Laurent qui s'occupe du club, avec un verre de bouhy, jus délicieux (à mon goût, Pierre lui trouve un goût de mallox) fait avec le pain de singe, fruit du baobab. Le club, tout le monde le dit et c'est vrai, est un lieu très agréable, et la structure du lieu facilite grandement les rencontres. Nous, confort confort, on apprécie en premier lieu les douches ; après un mois à se laver en économisant l'eau, c'est le grand luxe et ici je prends plusieurs douches par jour. J'achète ce premier jour des beignets de poisson délicieux (que je mangerai toute seule, Pierre est encore à la diète après sa tourista) à " mama pastel " qui vient régulièrement dans le quartier vendre beignets, cacahuètes et encens.

Le CVD est à une vingtaine de minutes, en taxi, du centre ville où nous nous rendons rapidement pour retirer de l'argent. Ca fait drôle de se retrouver avec des billets pleins de zéros. Le CFA, c'est comme nos anciens francs. J'ai hâte de goûter la cuisine africaine que je ne connais pas du tout. Il paraît qu'en plus, c'est au Sénégal qu'on trouve la meilleure cuisine d'Afrique de l'ouest. Ce sera un poulet yassa pour débuter : riz, sauce épicee à base d'oignons et poulet frit. La vie est si peu chère ici qu'on mangera pratiquement tous les jours à l'extérieur et on n'a que l'embarras du choix. On trouve des petits restaurants partout, des vendeurs de brochettes (à 50 CFA la brochette), des marchands ambulants de viande de mouton grillée. On se fera aussi des orgies de mangue, ce n'est pas la saison, mai juin normalement, mais il en vient de Guinée.

Ce premier jour, on profite d'être au centre ville pour aller visiter le musée de l'IFAN. Ne connaissant pas encore Dakar, on prend la rue Pompidou, celle où nous attendent les racoleurs de tous genres qui espèrent faire une bonne affaire et comme ce dimanche matin, nous sommes à peu près les seuls gogos en vue ... je me fais même sermonner par l'un d'eux car j'ai acheté un tissu chez un libanais et pas chez un sénégalais. Ca semble difficile de gagner sa vie dans cette ville, un salaire mensuel moyen doit être de 50000 CFA et encore ! si le boulot n'est pas



spécialisé, ce sera plutôt 20000 CFA, et ni sécu ni retraite. Alors quand ils nous voient arriver, ils espèrent bien en tirer quelque chose.

On arrive quand même au musée et il n'y a pas un chat, on l'a pour nous seuls. Si on enlève le côté poussiéreux, c'est un vrai régal de masques et de costumes avec mises en scènes assez réalistes. Pierre touche à tout et fait tomber une porte décorée. Pas de panique, le gardien visiblement habitué remet la porte dans le gond et c'est réparé ! J'imagine la même chose dans un musée parisien...

On termine la balade par un tour au marché Sandaga. Il est immense, entièrement couvert et s'étend sur trois étages. C'est visiblement le ventre de la ville. Tout ce qui se mange peut se trouver ici ; viande, poisson, fruits, légumes et épices. L'ambiance est étonnante, les allées sont en terre battue, les étals baignent dans une clarté blafarde et les bruits semblent complètement étouffés.

" Bonjour ", " Bonjour ", elle me regarde d'un air étonnée mais en Afrique on se salue beaucoup. Quelques heures plus tard, on se reconnaît. C'est Cathy qui est sur Fugue avec Mahu. Nous les avions croisés à Ténériffe et ils



repartent pour une deuxième traversée d'Atlantique. Nous passerons des moments vraiment agréables avec eux et la mémoire de Cathy nous sera précieuse pour préciser l'itinéraire de notre prochaine étape, le Saloum. On retrouve comme ça deux autres bateaux rencontrés à Santa Cruz. Toutes sortes de gens passent au CVD, des anciens voileux ayant fréquenté le club, des voileux installés dans le coin à faire du charter, d'autres ayant posé leur valise en Casamance ou dans le Saloum.

Avec Alice et Céline, deux bateaux stoppeuses, et guidées par gnagna, la nièce de mama pastel, nous partons pour le marché " HLM ". En fait, je ne sais pas si ça s'écrit comme ça, c'est peut-être achélem ou hachelleaimé, mais la prononciation est bonne. Nous y allons en bus rapide. Ce sont des minibus, complètement décorés de couleurs vives et le trajet coûte trois fois rien comparé au taxi. Il faut simplement avoir le coup ; avec Pierre on essaiera sans succès d'en prendre un ; ils sont souvent pleins avant de s'arrêter et pas moyen de comprendre leur lieu de destination.



Le problème de la langue, ça fait partie des choses que j'ai découvertes en arrivant à Dakar. Je croyais que tout le monde parlait français, et bien, pas du tout. Tout le monde parle wolof même ceux qui sont originaires d'autres ethnies. On verra ça dans le Saloum où un Sérère discute sans problème avec un guinéen dans cette langue. Le français est bien sûr beaucoup parlé mais c'est une langue utilitaire, et il faut être allé à l'école ou fréquenter des français pour la connaître. En tous cas, je suis épaterée de la facilité avec laquelle, souvent, ils parlent plusieurs langues.

Je fais des digressions mais nous arrivons donc au marché HLM qui est en fait un immense marché de tissus. Nous déambulons toute la matinée dans d'étroits couloirs, à déballer, marchander. Les tailleur ont leurs ruelles et on peut se faire faire dans l'heure boubous, chemises ou robes. Les commerçants sont durs au marchandage ou alors on évalue mal les prix, on se voyait revenir avec des monceaux de tissus mais la récolte sera pauvre.

Le quartier de Hann est très animé et pas du tout touristique. C'est un plaisir des sens de déambuler dans les rues, de boire un café touba (mélange grillé de café vert, mil et djar) au marché au poisson, de regarder travailler un sculpteur installé dehors. Les femmes sont belles, avec leurs boubous colorés, leur démarche élégante, les odeurs des étals se mélangent, cacahuètes grillées dans le sable, encens, poisson. Presque tous les soirs, on entend le son des djembés apporté par le vent. Peut-être que ça dépend des quartiers, mais je peux déambuler seule même à des heures avancées sans qu'à aucun



moment, j'ai l'impression qu'on va m'agresser ou me dévaliser. On risque plus sa peau en marchant le long des routes. La route de Rufisque qu'on emprunte pour aller au café internet est toujours embouteillée et comme elle est pleine de trous, les voitures, bus et camions rouent en zigzag et souvent sur le bas-côté. Ca ne s'arrange pas quand il y a des pluies torrentielles comme celle qu'on a eue un soir, je ne vous raconte pas l'état dans lequel on était ; ce même soir, les taxis avaient doublé leur tarif et N'Dyaye, qui travaille au CVD n'en a même pas trouvé un qui veuille la ramener chez elle.

Côté artistique, on a l'occasion de voir un groupe de danse et musique au centre culturel français, 23 artistes français et sénégalais nous annonce le dépliant. En fait, 4 français jouent tendance jazz et les sénégalais sont percussionnistes avec un chanteur et deux danseuses. Le spectacle est génial,

certains percussionnistes sont excellents. Pendant tout ce temps, des femmes essentiellement, viennent mettre des billets dans la main du chanteur, il y en a même une qui lui laisse son sac à main. Mon voisin m'explique qu'on fait ça si on est content du chanteur mais que c'est aussi une façon de parader et de montrer sa richesse.

La semaine s'écoule comme ça au gré des rencontres et il va être temps de partir. Gros avitaillement car dans le Saloum, et ensuite au Cap Vert, le choix sera réduit. On fait le plein d'eau et là, Pierre a dû vouloir réinventer le moteur à eau : alors que le réservoir de 200 litres est vide, en 2 min ça déborde ; normal puisqu'on est en train de remplir le réservoir de gasoil qui, lui, est plein...bon, ça nous donne l'occasion de nettoyer la cuve de gasoil et d'apprendre qu'au lieu des 90 litres, elle en contient 120, positivons positivons, y'a plus grave dans la vie.

Cette fois, tout est prêt et nous quittons Dakar pour s'arrêter deux heures plus tard à l'île de Gorée. On passe la nuit là-bas et on prend la



journée du lendemain pour s'y balader. C'est vraiment différent, beaucoup plus touristique, plus calme, il n'y a pas de voiture. Tout est bien arrangé, les maisons sont peintes dans de belles couleurs, les jardins sont beaux, pas de baraqués de bric et de broc, de décharges sauvages...on pourrait dire que c'est le Bréhat du coin.

SALOUM (voir carte en fin de document)

Navigation idéale pour descendre de Gorée au Saloum. On se sent comme dans un cocon d'étoiles, de vent et de chaleur. Nomade file, trop même, et on est obligé de ne garder qu'un petit bout de génois de rien du tout pour ne pas arriver avant le lever du jour (à la fois pour ne pas percuter les pirogues des pêcheurs qui ne sont guère ou pas éclairées de nuit, et pour reconnaître la passe de Djiffer). Aux premières lueurs on pique vers le rivage, entre la pointe de Djiffer et le château d'eau, rivage que l'on longe jusqu'à trouver des piquets à laisser sur bâbord. Nous y sommes.

Le Saloum est grand, immense même. Mais le monde est petit : à peine mouillés, un peu en amont, nous apercevons Gilles et sa femme, que nous avions rencontrés au CVD. Ils viennent nous voir, depuis leur feeling 10.90, et je réentends avec plaisir sa voix à lui, à la fois rocailleuse et chaleureuse. Ils ont une maison en chantier juste sur la berge, où ils vont vivre avec leurs

deux fils. Il pensait que Nomade était aussi un feeling 10.90. La conversation coule comme le fleuve, on sent qu'on pourrait sympathiser davantage ; mais voyage, voyage et on profite de la marée montante pour jeter l'ancre une dizaine de milles en amont. A la nuit un violent orage éclate, zébrant de gros éclairs un ciel vraiment africain. L'ancre tient.

Lever à l'aube avec les oiseaux. On installe la table du cockpit, ce qui ne nous était pas arrivé depuis longtemps.



Et, Ô délice, alors que je la croyais impossible, baignade. La berge n'est qu'une grande étendue de sable, d'eau et de palétuviers. Sous l'impulsion de Marik on rejoint des femmes qui cuisent des coques dans un petit campement. Elles les font bouillir puis les entrechoquent avec un sacré coup de main avant de les faire sécher au soleil. Une des femmes est drôle avec son "beaucoup d'argent" qui revient souvent dans la conversation. Quand on sait ce qu'elles gagnent !

Le soir on quitte le Saloum pour bifurquer vers le sud, juste avant Guirnda. On mouille tout de suite dans le marigot, superbement calme, et on reste, non moins calmement, à bord. Au matin, deux singes qui me font juste coucou, et une petite nage pour aller examiner les huîtres sur les racines des palétuviers, mais elles sont vraiment trop petites. Et remontée un peu délicate, avec plusieurs échouages vaseux, et un singe qui semble nous narguer du haut d'un arbre mort jusqu'à ...

NGHADIOR

A peine ancrés, nous voyons arriver sur la rive un homme qui nous fait un grand "Bonjour, je suis l'ami des voiliers", venez dîner chez moi. On accepte bien volontiers, et on le suit, dans l'obscurité montante, sur un chemin bordé de paillettes et de quelques bâtiments en dur aussi, jusque chez lui. Sa femme et ses 4 enfants nous accueillent comme des amis, et on sort des photos, des lettres d'équipages qui sont déjà passés ici. Mamadou Djamé est très volubile et parle un bon français. Il est 7 heures, le temps de casser le jeûne de ce premier jour de Ramadan, et on entre tous dans l'unique pailletoe d'habitation (il y en a une autre, à 10 mètres de là, qui abrite la cuisine) pour s'accroupir autour d'un plat de riz baignant dans une huile de palme magnifiquement orangée. On mange à la musulmane,



avec la main droite, sauf l'affreux toubab qui se fait octroyer une cuiller (mais la toubab se lèche les doigts avec art !). Soirée familiale, dans la cour sableuse, où déambulent des grenouilles : les enfants, assis sur une grande natte, font leurs devoirs. L'un d'eux présente son ardoise pour qu'on lui pose des opérations, et ça devient vite un jeu pour tous, au point qu'on a du mal à fournir. Djamé m'explique que le tube néon qui nous éclaire date seulement d'août, lorsque ont été installés, sous sa responsabilité, une première série de panneaux solaires. Avant régnait le pétrole. On prend rendez-vous, moi avec Djamé pour visiter le dispensaire, et Marie avec Teneng, sa femme, pour préparer un thiéboudienne. Puis ils nous raccompagnent, à la lueur de lampes de poche, jusqu'au bolong.



Le dispensaire, dont Djamé est co-responsable avec une infirmière, est un bâtiment en dur comprenant quelques pièces dont une salle de soins et une salle d'accouchement, mais les critères d'hygiène et même d'ordre sont assez éloignés des nôtres. Ce qui frappe c'est que personne n'ait envie de rendre ce lieu sinon coquet, du moins propre et fonctionnel. Il est vrai que le bricolage semble une notion inconnue, indigne des hommes sans doute, qui n'ont " le droit " que de pêcher, jouer ou discuter. Par contre l'installation des panneaux solaires, la même que celle qui équipe les habitations, est parfaitement opérationnelle : grosse batterie transparente, trois sorties 12v et une autre réglable de 0 à 12v, panneau de 50w bien orienté, c'est visiblement costaud et bien pensé (pas comme au Cap Vert !). Et parfaitement, écologique, sauf quand il faudra changer les batteries, dirait un copain des Verts !



Puis Djamé nous emmène voir les notables : le chef du village, qui nous reçoit dans l'ombre profonde de sa case ; les anciens qui devisent benoîtement (pas tant que ça d'ailleurs) dans leur " maison des palabres " ,



La maison des palabres

tout au bord du bolong, et l'Imam, dont la mosquée est plutôt décrépite, sauf la coupole, qui étincelle de mille feux sous le soleil. En chemin, des enfants nous suivent puis nous prennent la main, et j'en ai bientôt quatre de chaque côté. Certains sont étonnés par les poils de mes bras et ils les caressent à qui mieux mieux. Cela ne m'est

pas habituel ! On continue ainsi jusqu'au chantier naval où une grande pirogue est en construction ; il reste à la calfater, avec un mélange de poudre obtenue à partir de diverses parties du baobab et d'huile de palme.

Dîner dans la case comme la veille, mais d'un thiéboudienne, excellent, préparé donc par Teneng et Marik. Il fait encore plus chaud (36° à l'ombre, dans le bateau, cet après-midi). Les enfants, de jeunes voisins se sont joints à eux, demandent encore plus d'opérations sauf Binta (la cadette) qui, atteinte d'une crise de palu, reste couchée sur la natte. Du monde défile dans la cour. Vraiment sympa.



Nous resterons encore 2 jours dans les mêmes conditions. Nous discuterons avec les maîtres d'école, Séidé, Semour, Saar, Jedi et nous entendrons une classe chanter l'hymne sénégalais, en français. Je deviendrai ami avec le jeune Ibrahim, qui montera dans le bateau, et y lira du Baudelaire ; il m'offrira un coquillage. Marie invitera Teneng, avec son petit Séidou, qui trouvera que c'est bien plus beau que chez lui. Nous verrons des baobabs, des oiseaux rouge et noir, des iguanes. Et le



dernier soir nous descendrons dans les profondeurs du village saluer la mère de Teneng, avant de faire nos adieux. "On n'oublie jamais Nghadior et son accueil, jamais", répète Djamé, sur un ton incantatoire . Et c'est vrai.



DIORAN BOUMAK (l'île aux coquillages).

C'est un lieu magique, plein de baobabs géants, de perruches, de perroquets au ventre jaune et aux ailes vertes, de merles violets au col turquoise et à l'œil jaune, de pélicans, de hérons. Autour de ce tumulus, fait de coquillages amassés vers l'an mil, l'eau est claire et les bains délicieux. Pour manger il suffit de couper des racines de palétuvier, elles sont couvertes d'huîtres, et de les faire griller comme des brochettes.



Baobab

Excellent. Un matin on voit des espèces de baleine à



bosses au milieu du fleuve. Le matin suivant, celui de notre départ, c'est une tribu en pirogues qui déménage avec meubles et chèvres, et qui fait un arrêt pipi sur l'île.

On fait une provision d'huîtres et en avant pour

TOUBAKOUTA

C'est une petite ville très différente de Nghadior. Chaque famille s'est délimitée un terrain, souvent clos de murs, parfois de la taille d'un village, avec mosquée privée ! Il y a même un cybercafé " Chez Lynda " : on peut enfin récupérer des messages et en écrire, entre deux pannes de courant. Je me fais faire une chemise chez un tailleur, qui propose à Marik une place dans son cœur et dans sa boutique !

On se lève à l'aube pour aller observer oiseaux et singes, mais on ne rencontre que des ...



militaires français, en opérations dans le coin. Le jeune Moussa, qui voudrait un correspondant français, nous aide à faire le plein d'eau, et vient voir le bateau. On trouve aussi un petit marché couvert, avec quelques légumes, et un étal où trône un bœuf entier. Le boucher nous en découpe 2 kg dans une partie qu'on lui montre, au hasard ! La viande sera un peu dure mais très savoureuse. Et on repart pour



SIPO

Ce petit village, posé sur la rive droite de la Bandiala, nous a été conseillé par "Billy le cordonnier", à Toubakouta. On tombe très vite, pas tout à fait par hasard sans doute, sur sa femme, qui sympathise tout de suite avec Marik. Soudain, on voit un homme qui part récolter du vin de palme, et on lui emboîte le pas, qu'il a long ! Il s'appelle Michel (c'est un Sérère catholique, comme une moitié du village), il a beaucoup d'allure (aux deux sens du terme !), et il grimpe aux palmiers comme, naguère, les agents EDF escaladaient les poteaux électriques ; mais à pieds nus. Le vin de palme est blanc, clair et acidulé. Avec quelques huîtres cuites, ça décape. On quitte Adeline,



Augustin et Michel pour rentrer au bateau.

Le lendemain, nous irons faire un tour vers la palmeraie, puis retournerons un bon moment chez la femme de Billy, qui a un bel ensemble de paillotes au bord du bolong, et dont les descendants sont maliens. Des militaires débarquent, et on apprend que notre présence sur la berge, lors de notre promenade, a failli faire rater une mission !



Nouvelle escale devant une annexe de l'hôtel des palétuviers, où il n'y a pas un chat. On se lave les cheveux et on fait le plein d'eau (soufrée ?) à un robinet extérieur. Et on va chercher les singes, pour ne trouver toujours que ... des militaires. Marik pêche, à la ligne, une petite lotte qui, même sans peau et sans tête, émet des gargouillis bizarres. A terre, dans une sorte de lac salé, on observe un superbe toucan, des hérons, des perroquets et une mangouste.

M'Baye, un pêcheur, nous a promis de nous faire voir des singes, vers Missirah, et nous allons mouiller de l'autre côté de la Bandiala pour nous rapprocher. Nous partons à 7h du matin et nous faisons une jolie balade à travers des champs de pastèques, et un joli village de huttes en dur harmonieusement disposées autour d'un calebassier. Mais de singe, pas la queue d'un, alors que deux filles qui sont restées dans un des champs de pastèques, en ont vu une vingtaine ; et M'Baye qui se dit pisteur, et qui "se sent obligé" de dire qu'on ne lui donne pas assez ! Il a l'air tellement peiné en disant cela que je lui donnerai un complément, après qu'il nous aura aidés, tout guilleret du reste, à faire un petit approvisionnement.

Et vogue Nomade vers la dernière escale dans le Saloum, l'île de Woudiérin (dite aussi l'île de la femme Marabout). Le bolong est moins intime que prévu, mais extraordinairement tranquille dans le crépuscule.

A terre, il y a un tout petit village où les femmes vivent les seins quasiment nus. Je joue au foot avec un petit gars qui, quand je shoote, fixe le ballon avec un regard d'une intensité incroyable. Le chef de famille est un homme dynamique qui veut faire fructifier son île grâce à la culture des papayers et au tourisme.



Promenade le soir ; pas de singes, mais des oiseaux par centaines, tant et de tant de sortes, qui volent entre les arbustes et les baobabs, qu'on se croirait

dans un récif corallien. Magique.

Le lendemain, préparatifs avant le départ pour Brava.

6. Brava (novembre-décembre 2003)

Du Saloum à Brava (450 miles, 3 jours et demi)

Pour sortir du Saloum, nous suivons la route indiquée par un document anglais : 13°37,30N 16°36,00W puis 13°36,65N 16°35,95W et cap au 196° vrai pour Banjul, plus sud-ouest pour nous. Des brisants impressionnantes nous bordent des deux côtés, alors que la mer est vraiment calme ; au-delà des centaines de pélicans nous font une haie d'honneur lointaine. Il nous faut 3 heures pour quitter les hauts-fonds. La nuit se fait noire et l'air du large est plein d'une somptueuse odeur de bois chaud.

La traversée sera enfin rapide, grâce à un vent bien stable N N-E de force 4-5. La mer remue cependant beaucoup et je m'ébouillante un petit bout du ventre en égouttant des spaghetti ; quelques grosses cloques, mais rien de bien méchant.

Des puffins, des bataillons d'exocets, des centaines de dauphins à taches roses nous tiennent par moments compagnie (ce sont les animaux domestiques des marins ?). Un après-midi, Marik fait du pain et des brioches : on se croirait en France dans une bonne boulangerie. On laisse les îles de Santiago et de Fogo sur tribord, avec l'alternance de calmes et de surventes associés, pour arriver au petit matin du jeudi 13 à Furna.



BRAVA

Le port de Furna, avec ses bâtiments hétéroclites, son village en surplomb, ses grosses roches, paraît plutôt austère. Mais tout de suite, malgré l'heure matinale, deux " bravados " montent en annexe et nous aident à frapper une amarre arrière de 50m sur les grosses caillasses (contondantes, hélas) du quai. Une fois à terre, nous ferons connaissance d'Alberto, un de ceux qui nous a aidés, et de Toni, un gaillard à l'air sympathique qui semble nous rencontrer



Le beau Toni

par hasard dans LE bar de Furna (en fait il n'en est rien ; c'est LE spécialiste de l'accueil des voileux).

Tout le charme du port tient à ses habitants : le beau Toni, donc, avec qui je prendrai une demi cuite, un samedi soir, et qui se mettra à danser superbement sur des airs de Gil Semedo (notre relation se refroidira quelque peu lorsqu'on saura qu'il récupère les médicaments pour son compte personnel). Les petits vieux et petites vieilles qui font dorer leurs visages joliment ridés sur le pas de leur maison ; Marik soignera les yeux de l'une et la jambe d'un autre. Les femmes qui se retrouvent lors des distributions d'eau, payantes et à heures fixes, et rient et se chamaillent. Et puis surtout Alberto Andrade, dit Beto : un " humaniste " avec qui on aura toujours plaisir à discuter, et qui nous en impose par la clarté et la largeur de ses vues. Et

c'est lui de plus qui nous emmènera moi, Claude (skipper du Talios, arrivé un peu après nous) et parfois Marik, chasser sous la mer presque tous les jours. Un chasseur remarquable, à la vue perçante, et aux gestes d'une économie et d'une efficacité rares ; pratiquement à chaque tir il

remonte un poisson, ce qui nous permet d'organiser deux soirs de suite des bbq vraiment sympas, avec Alberto bien sûr, et l'équipage du Talios (Claude, Irène sa femme, Phil, un suisse de Genève, et Christophe, un breton parisien, tous deux recrutés sur Internet).

La capitale de l'île, Nova Sintra, semble faire une douce sieste éternelle dans l'aisance que lui procure l'argent de ses émigrés (pendant notre court séjour, le chargement complet d'un cargo venant des USA sera débarqué dans un hangar pour distribution aux habitants). Nous y rencontrerons un commerçant qui nous fera cadeau d'une passoire, d'une bière et de bonbons avec une gentillesse absolument désarmante. Et lorsque Pepe, un rasta chauffeur d'aluguer, fera attendre 20 minutes tous ses passagers rien que pour me permettre de consulter la météo sur Internet, chez un particulier, il n'y aura pas l'ombre d'un énervement.

En partant de Furna, on accède à Vinagre



par un chemin moins évident que ne le disent guide ou habitants. Mais cette " hacienda " abandonnée vaut vraiment le déplacement, pas seulement pour sa source d'eau au goût légèrement vinaigré, excellente à boire, mais aussi pour ses terrasses de culture, encore bien visibles, ses palmiers, son bougainvillée immense, et un magnifique bâtiment consacré à la captation et à la distribution de l'eau, avec aux angles hauts, quatre gargouilles étranges offrant un petit air maya. Ajoutez à cela une citerne en forme d'amphore, des libellules rouge, un geai aux couleurs fluos, et des

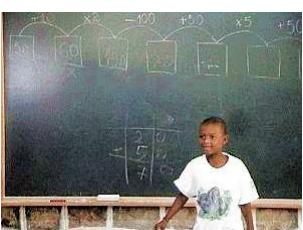


inscriptions en rouge sur la Tchétchénie, et vous aurez un lieu réellement peu ordinaire. Le retour, sous la canicule, se révélera moins enthousiasmant.



Pepe nous emmène dans son aluguer, avec Claude, Irène et Phil jusqu'à Faja de Agua, un port de pêche au nord-ouest. La descente est superbe mais le village lui-même, assez sauvage, et le mouillage, à cause des rouleaux incessants, ne semblent pas aussi idylliques que cela. Il est vrai que, pressés par Pepe, nous ne restons pas déjeuner avec un couple courageux (la femme est française) qui a monté un hôtel sue la plage, ce qui aurait peut-être modifié notre point de vue.

Nous visiterons aussi l'école, où nous assisterons à un cours de ... maths. L'ambiance est très studieuse, et quand l'élève au tableau fait un calcul juste, tous les autres applaudissent en chantant, fort, une phrase d'encouragement.



Talios partira le mercredi 19 pour Fogo, puis les Bijagos, mais sans Christophe qui a décidé de poser son sac. Un autre voilier mouillera près de nous, un plan Caroff de 14T, mais il cassera une amarre pendant la nuit, et préfèrera partir. Un autre encore, mené par un couple d'un abord peu chaleureux, prendra la place de Talios et partira en même temps que nous.



Derniers achats, pain et grogue. Au débarcadère, la voisine de mouillage pique une crise de nerfs parce que le douanier lui demande de faire les formalités, et qu'elle n'a plus d'escudos. Il accepte de ne pas faire payer. Quand elle descend dans l'annexe avec nous (la leur est kaputt), elle manque

de tomber à l'eau et tout le monde rit plus ou moins intérieurement.
Adios Alberto, adios Pepe, adios los gentes de Brava, los vielos ...

7. Traversée

Beau premier jour, avec l'alizé qui nous fait filer à 7-8 nœuds. On se voit déjà sur l'autre rive en 13 jours, ce qui rend très supportable le boucan et le remue-ménage ambiant. Mais hélas cela ne durera pas. Pour résumer, sur les 20 jours, on aura 5 jours durant lesquels on fera plus de 120 miles (maxi : 150), 7 jours moins de 100 miles (mini : 58). Et la route nous a parus parfois longuette.

Mais la boulangère fait du pain, du pain de mie et une flamiche. Et le mari de la boulangère que fait-il ? Il tangonne. Mais avec qui ? Avec la femme du mari de la boulangère. Et qui aide la boulangère à enfourner ses miches ? Le mari de ...

Mais les coryphènes et cavalos pleuvent sur la table, du moins jusqu'au 27. Car après plus rien, sinon des lignes cassées. Et une très grosse coryphène, échappée au dernier moment de l'épuisette ; étrangement elle était épaulée dans sa lutte par deux consoeurs. Et après encore moins que plus rien.

Mais un superbe oiseau blanc à longue queue et au bec rouge vif.

Mais une nuit où on se fait prendre par des grains noirs qui nous suivent comme une meute déchaînée. Pendant quatre heures je tiens la barre sous une pluie diluvienne, tandis que Marie-Christine me guide en s'aidant du radar. Mais je me sens comme un joujou entre les mains d'un gosse idiot. Et le lendemain une armée de cumulo-nimbus vers le couchant nous inquiète rudement, pour finir par rentrer à la caserne bien gentiment.

Mais on a le temps de faire plus ample connaissance avec Betelgeuse dans Orion, Sirius dans le grand chien (d'Orion, qui a aussi un petit chien), Canopus dans la Carène (Carina) et Cappella et les autres.

Mais on teste toutes sortes de combinaisons de voiles ; génois plus solent, au vent arrière, cela fonctionne stablement. Et on peaufine notre point d'atterrissage : de Bequia au départ, on se décide pour Tobago, qui nous paraît plus intéressant que les " Tobago cayes ".

Mais on peut rester des heures en fascination devant cette mer à la fois immensément homogène, par sa masse énorme d'eau identique, et infiniment hétérogène par ses vagues, ses reflets, ses courants, ses couleurs, eux-

mêmes infiniment changeants et chatoyants.

Et on observe, la nuit, les rares bateaux que l'on croise ou côtoie (3 voiliers en tout et pour tout dans les 20 jours).

Et on arrive un matin, pas si content que ça se termine. A Scarborough, Tobago.



8. Tobago (décembre 2003)

Scarborough

Le port est mieux abrité que ne le laissait penser la carte. La ville, très colorée pour ne pas dire bariolée, ne ressemble à rien de ce que l'on a vu jusqu'ici. Et les habitants, têtes, corps, habits, sont d'une diversité fantastique. Comme ces deux écolières, habillées presque comme des religieuses, et qui restent en contemplation devant une boutique de dessous féminins osés.

Les formalités durent un peu trop, et on a beaucoup de mal à trouver l'office du tourisme, très discrètement enfoui dans un immeuble. Mais Marik réussit à nous faire inviter, par un lieutenant surnommé d'Artagnan, sur une frégate militaire qui offre un cocktail le soir même. Du pain français, s'il vous plaît, par le boulanger du bord, et des



discussions sympathiques avec le commandant de bord, " d'Artagnan " qui me fait penser à Pierre Loti, et un lieutenant fana de voile qui sait ce qu'il veut. On se couche bien vannés. Et à 3h, pluie tropicale, avec les panneaux ouverts, of course. Et à 5h Marik se lève pour



installer le taud récupérateur d'eau.

Résumé de la journée suivante : visite de la frégate, Internet eternity, pluie encore et lourde sieste.

Le lendemain on se ravitailler au marché, riche et vivant, puis on dînera avec nos lieutenants, Jean-Baptiste et Joseph, après un apéro dans le bateau (et après la messe de l'évêque de Trinidad à laquelle ils sont allés !). Jean-baptiste a appris dans la nuit qu'il était papa. Nous, on apprend que les mentalités changent vite dans la marine nationale, et que ces frégates, dites de surveillance, participent à la lutte contre la drogue en arraisonnant les navires douteux (en restituant toutefois les prises aux autorités du pays concerné !)

Irving bay

Course au gazole, en taxi, puis départ sous bon vent pour Irving bay. Mais on regrettera de ne pas s'être arrêté à Pigeon point, car l'accès à Bucoo Reef, un des plus beaux sites de plongée de Tobago, depuis cette baie, se révèle si compliqué qu'on y renonce. On se contente d'aller sur les récifs proches et c'est déjà très beau. En particulier une toute jeune demoiselle à queue jaune, au corps bleu foncé constellé de fines turquoises irisées : un vrai bijou vivant de 4 cm de long.

Et hop, vent plein pif, pour

Castara bay

On me l'avait dit, mais maintenant je le sais dans ma chair, l'annexe fait facilement un looping quand on débarque à la plage de Castara : en

l'occurrence c'est moi qui ai fait le looping sous le dinghy. Et un rinçage complet à l'eau douce, un, avant d'aller dîner d'un savoureux King fish aux 8 légumes.

Jolie promenade dans une orée de jungle avec rivière, cacaotiers, perroquets et douche sous une vraie cascade. Puis on écoute un très touchant steel's band man jouer quelques morceaux, avant de discuter près de 2 heures avec lui sur la plage. " If I can't do the best with my heart, then I do



nothing ". Beau programme.

Plus tard, PMT grandiose vers la pointe Est, où l'on voit des perroquets (marins ceux-là) et encore des demoiselles. Et des gorgones bleues ou violettes à la Yves Tanguy.

Dîner : soupes chinoises en sachets, sous le sourire narquois de Marik ! Mais aussi aubergines cuites en sauteuse couverte, avec intercalage d'ail, sel et piment, et huile d'olive bien sûr, préparées par le chef !!

On va boire un coup dans un bistrot de pochtrons sympas (ils commandent de l'eau, mais ils ont la bouteille de rhum dans la poche).

Une excellente escale une fois qu'on sait qu'il faut prendre l'annexe en maillot de bain et sans moteur, et mettre ses vêtements dans un sac étanche.



Charlottesville

Mouillage dans la baie des pirates, réservée aux pêcheurs, mais heureusement il n'y avait pas de filets. Pas de rouleaux sur la plage. Ville coquette. Le gars de l'immigration ne veut pas nous faire la sortie. " It is not my problem ". Et on doit



retourner en taxi à Scarborough (et à grands frais), où la préposée nous tamponne les passeports sans demander de précisions.

Dîner chez Marilyn, avec vue sur Nomade. Good shrimps. Et on the sea to Martinique (200 miles), à 20h30.

Vingt noeuds de vent au prés, avec 2 ris et assez peu de génois. On a un peu de mal à tenir le cap (355° vrai) au début, et la vitesse ensuite. Mer agitée à forte. Arrivée sans encombres au Marin dans l'après-midi du 19 décembre.



9. Martinique et Guadeloupe (décembre-janvier 2004)

L'arrivée en Martinique se fait au cul de sac du marin. La baie est magnifique mais les voiliers y poussent comme des champignons. La marina a 600 places et c'est plein ! On se trouve en saison haute et c'est un va-et-vient incessant de valises et de chariots remplis de provisions. L'ambiance n'a rien à voir avec ce qu'on a connu jusqu'ici. Elle n'est pas désagréable mais il y manque une certaine chaleur. Pour nous, c'est escale technique en attendant Emilien qui arrive le 24 décembre. On courra toute la semaine



après un technicien pour régler les problèmes d'énergie (pas les nôtres, ceux du bateau, mais il nous aura quand même pompés) et à part montrer le bout de son nez pour dire " je reviens ", il n'aura rien fait pour nous. Heureusement, cette attente est entrecoupée de bons concerts dans un bistrot du coin, de balade (en voiture) à l'intérieur du pays et c'est superbe, et d'une escapade aux anses d'Arlet avec un mouillage où nous ne serons que deux bateaux, tous les autres étant agglutinés au fond des anses. On y voit nos premières langoustes ... mais elles restent un plaisir des yeux.

On quitte la Martinique pour la Guadeloupe puisque Emilien repart de Pointe à Pitre. Comme souvent quand on se fixe un impératif de date, on part même si la météo n'est pas favorable. 100 miles, ce n'est pas grand-chose et on choisit de passer sous le vent de la Dominique. Mais c'est du nord, à 25 nœuds avec une mer formée, on l'a pile dans le nez. On s'aide du moteur mais ça n'avance pas et arrivés à 5 milles des Saintes, au sud de la Guadeloupe, Pierre se rend compte qu'il y a un gros problème, l'inverseur nous a lâchés. On met la trinquette et deux ris et on se retrouve à tirer des longs bords qui ont vraiment l'air de nous ramener en arrière. En plus, les courants nous font dériver et le près n'est pas la meilleure allure de Nomade. Finalement, on arrive à gagner du terrain pied à pied, et 12h plus tard, au petit matin, on entre dans Grande baie.

Nous sommes sur l'île de Terre-de-bas, la moins touristique des Saintes, à la recherche d'un lieu où réveillonner. On n'a pas l'embarras du choix et on se retrouve au Maracuja, tenu par Jean-Marc, un gars du coin qui pourtant ressemble à un touareg avec son turban bleu. On réveillonne avec des "métros" venus prendre le vert ici et on termine en dansant la biguine avec les Antillais. On attendra un vent plus calme pour aller à Terre-de-haut, à deux milles de là au moteur en marche arrière (la seule qui s'enclenche), ce

qui ne passe pas inaperçu, et là, un mécano nous installe un inverseur provisoire. Les quelques jours passés à Terre-de-bas sont reposants. On y trouve des gens accueillants et c'est l'occasion de faire une belle balade au milieu des courbarils et des bois d'Inde aux feuilles parfumées (un peu notre laurier sauce).

On repart des Saintes pour Pointe à Pitre avec trois belles langoustes pêchées par Emilien. Il n'est pas peu fier de ses prises et nous les mangerons en mer en tirant des bords pour passer Capesterre. La mer est agréable, Nomade avance, et c'est une belle nuit. Emilien nous quitte le lendemain. On



aura le temps de faire avant son départ une balade à Pointe-à-Pitre, avec une visite qui vaut largement le détour au musée Saint John Perse. On déguste au marché de la darse notre première noix de coco fraîche (eh oui ! et pourtant, ça fait un moment qu'on voit des cocotiers) et on goûte à toutes sortes de fruits exotiques : mangues, pommes cannelles, bananes pommes, maracuja... J'apprends comme ça que ce dernier n'est autre que le fruit de la passion.

Ici, c'est à nouveau escale technique. On doit attendre une semaine les pièces de l'inverseur, car tout vient de métropole. Et pour continuer dans la série, on a failli perdre le guindeau en mouillant à l'extérieur de la marina, tout ça à cause d'une soudure qui a lâché. Y'a des jours comme ça ...



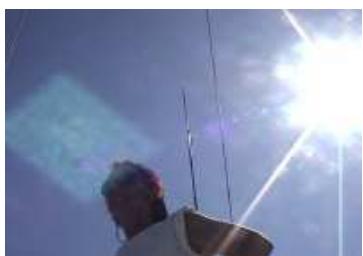
Enfin, la vie n'est pas si dure et on fera encore de belles balades dans la magnifique forêt de Basse-terre, aux arbres si hauts qu'on n'en voit pas les feuilles. On quitte enfin la Guadeloupe avec un inverseur tout neuf, direction l'île à Vache en Haïti.

10. Ile à Vache (750 milles ; 8 jours ; janvier 2004)

On fait d'abord un petit arrêt aux Saintes pour rendre l'inverseur provisoire à Eric, le mécano qui nous a dépannés au départ. Cela fait plusieurs années qu'il est installé ici après avoir baroudé avec son bateau (Sairce, qui

vient de Paimpol !). En fait, il ancre son voilier pendant la saison sèche aux Saintes, où il est dépanneur en tout genre et il repart pendant la saison des cyclones du côté du Venezuela. Comme il est le seul ici et que beaucoup de bateaux sont loués par des gens qui ne savent pas toujours où se trouve le moteur (j'exagère juste un peu), il arrive à s'en tirer financièrement comme ça. Il n'est pas le seul à avoir des compétences et à s'être installé aux Antilles françaises mais ceux qu'on a rencontrés sont dans les marinas et ont l'air d'être complètement surbookés alors qu'Eric a l'air de gérer son temps comme il l'entend.

Donc, après cette parenthèse, nous voilà partis pour 750 miles et je ne sais pas ce qu'on a fait à Eole mais ce ne sera qu'alternance de calmes plats et de vent de 10-12 nœuds maxi. Chaque jour, on se dit "ça va changer, en pleine saison des alizés, la pétole, ça ne dure pas". Eh bien NON ! ce sera comme ça jusqu'à l'arrivée.



On découvre la partie ouest de l'île à vache avec l'anse Dufour, une vraie plage de carte postale, avec cocotiers, sable blanc et eau turquoise, juste arrondie ce qu'il faut. On contourne la pointe pour rentrer dans la baie Ferret avec au fond une autre petite anse : Port Morgan au bord de laquelle se trouve un hôtel du même nom. Nous n'avions pas encore mouillé qu'une pirogue vient à notre rencontre, c'est Davy et Feldom qui nous conseillent de se mettre à l'ancre et non aux bouées de Port-Morgan, sinon, il nous en coûtera 5\$ par jour. Ils en profitent pour nous expliquer qu'"il vous faut un drapeau de Haïti, c'est obligatoire et justement, on en a un à vous vendre". Ils nous sortent le drapeau et après quelques tractations, nous voilà presque en règle. Ils nous apportent après deux noix de coco et deux œufs comme cadeau de bienvenue. Ensuite, ce sera un défilé quasi permanent de pirogues, et chacun a une histoire particulière qui se termine toujours par "Est-ce que tu penses pouvoir faire quelque chose pour moi ?" On a vu tellement de monde que j'ai du mal à distinguer chacun et son histoire. Au bout de quelques jours, je finis par les reconnaître ; ils ont quelquefois des prénoms surprenants. Je m'attache à trois petits mômes : Michelet, Léonès et Makensy. Ils sont drôles et débrouillards et viennent nous voir tous les jours. On verra aussi Lorenski, David,



Michelet et Mackenzie

Daniel, Cosey Dupond, un pêcheur de langouste, Jean, un étudiant qui veut monter un groupe de musique Haïtienne, un autre qui veut faire une troupe de théâtre ...

Le premier jour, on achète des petits citrons verts à Mitterrand et Casimir " 25 gourdes les 5 citrons (4 francs)" " c'est trop cher " " non, non, en ce moment, ce n'est plus la saison, on n'en trouve plus ", tout ça dit avec le plus grand sérieux. Le lendemain, au marché, on achète 75 gourdes un énorme sac de citrons... Comme à chaque fois, on apprend petit à petit et je peux dire que ça a bien fait rire les mômes qu'on se soit fait avoir. Les lundi et jeudi, c'est donc marché à Madame Bernard, le seul gros village de l'île. Nous y allons à pied et réussissons à être seuls, ce qui est un exploit. Les paysages sont superbes ; au détour d'un morne, nous découvrons des hameaux aux maisons joliment décorées et aux couleurs vives. Ici, pas de voitures ni de motos ; on se déplace à cheval, à pied et beaucoup en " bâtiment ", le voilier pays. On croise sur le chemin des écoliers en uniforme.

Certains font tous les jours les 9 Km qui séparent Caye coq (le village devant lequel nous mouillons) de Madame Bernard. Les champs sont labourés avec un attelage de buffles, dans les cours, on moud le mil ou le maïs avec un moulin à main. Touristes que nous sommes, nous trouvons cela pittoresque mais si la nature est généreuse sur cette île, la vie reste quand même dure.



Pierre veut filmer des pêcheurs qui remontent un filet, mais rencontre une hostilité immédiate ; " jamais, jamais " crie une femme. Du coup il range son caméscope et se met dans la file d'hommes et de femmes qui tirent rythmiquement sur la corde. Rires mitigés, puis tout se termine dans la bonne humeur. Ce refus de se faire photographier n'est pas fréquent, mais toujours vêtement, et on n'a pas réussi à en savoir la raison.

Le marché est important, on trouve essentiellement des fruits, des légumes, du poisson. Un boucher vend un cochon et c'est la seule viande qu'on verra durant notre séjour. Des dizaines de "bateaux pays" sont mouillés devant et on en prendra un pour rentrer à Caye coq. On avait retrouvé Lorenski et c'est lui qui nous trouve un voilier. Le capitaine nous annonce 250

gourdes pour les trois. Pierre, tout fier, fait baisser le prix à 200 gourdes et nous voilà embarqués sur un voilier non ponté, plein de paniers de provisions, de cannes à sucre, de régimes de bananes... Le départ est



une vraie bousculade, des femmes remontent leurs jupes pour rattraper le bateau qui s'éloigne déjà du rivage. On doit être une douzaine, essentiellement des femmes. L'ambiance est détendue et ça tchache et rit beaucoup mais si je reconnaiss quelques mots dans leur créole, le sens m'échappe. En tous cas, le bateau file à bonne allure avec son gréement aurique et ses voiles rapiécées avec des morceaux de draps fleuris, et c'est un retour agréable mais quand à l'arrivée, je verrai les passagers donner 5 gourdes pour le voyage, je me suis dit que les gourdes ne sont pas où on le pense. Comme a dit Pierre au capitaine, " là, on a payé pour tout le monde ", ce qui a encore été un bon sujet de rigolade pour l'entourage. Pierre aura quand même droit aux bras du capitaine pour aller jusqu'au rivage sans se mouiller le pantalon.

Pendant une de nos balades, on tombe sur une arène de combats de coq. Il y en a un qui va commencer. Les esprits sont surchauffés, les paris montent, les coqs sont mis sur la piste et le départ est donné. Chaque propriétaire, l'un d'eux est Feldom, a des gestes particuliers pour encourager son coq ou l'exciter mais les volatiles doivent avoir une certaine lucidité et, au début, ne veulent pas se battre, ce qui excite encore davantage les parieurs ; le plus gros coq finira quand même par porter des coups de bec cruels (ils n'ont pas de lames de rasoir à la patte comme à Bali) à celui de Feldom, qui sort, vaincu, dans un piteux état. Feldom, pâle comme un mort, le ramasse pour le berger dans ses bras.

La religion occupe une place importante chez les Haïtiens ; à Caye Coq, ils sont protestants et à Mme Bernard, catholiques. Un voilier américain est au mouillage, nous apprenons



qu'il appartient à une association de l'église de dieu et qu'ils sont là pour faire des conférences. On nous invite à l'une d'elles mais nous déclinerons l'offre. Tous les soirs, nous entendons leurs tambourins et leurs chants et quand on écoute le prédicateur dans l'église, en plein air, on pense plutôt à une secte.

Un jour, des cris et des pleurs résonnent le long du rivage. On apprend qu'une femme du village vient de mourir, dans un hôpital de la Ville aux Cayes (sur Haïti). Le frère de la morte ne tardera pas à nous faire part, avec une voix doucereuse, de ses difficultés financières. Mais en définitive, ne pouvant satisfaire tout le monde, nous déciderons d'aider Lorenski, un étudiant qui ne pouvait plus payer ses études depuis 3 mois et qui allait se faire renvoyer.

Un soir nous dînons à Port Morgan. Un canadien, catholique et volubile, nous offre du muscadet. Puis il badine avec la secrétaire qui dîne étrangement là. La nuit, leurs voix alcoolisées se mêlent aux pleurs du village pour la morte. Ile détonnante, aussi païenne que religieuse.



Un seul voilier viendra mouiller dans l'anse pendant notre séjour. Un petit sloop en fibre de verre de la première génération, nommé Karma, avec un couple sympathique et courageux de jeunes français à bord. Ils viennent de Guyane française, via le Venezuela et Saint-Domingue et repartiront pour la Jamaïque.

Nous échangerons des livres juste avant de lever l'ancre, en regrettant

- de ne pas avoir fait mieux connaissance avec un couple de suisses qui, victime d'un piratage au large d'Haïti suivi d'un échouage, a renoncé à réparer le bateau et s'est installé sur l'île,
- de ne pas avoir assisté à l'enterrement qui avait lieu le lendemain, et qui nous aurait peut-être permis d'assister à des rites vaudous, et de nous rapprocher de la population,

mais la météo annonce que le grand ventilateur va tourner lentement et nous devons arriver le 5 février à

Casilda.



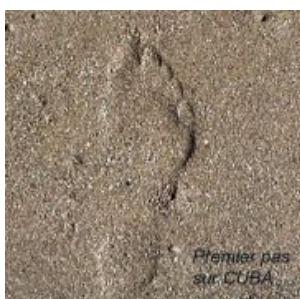
11. Cuba (février 2004)

Los Jardines de la Reina

30 janvier, on quitte à regret les trois jeunes compères de Haïti qui nous font promettre de revenir avec des vélos.

Pas l'ombre d'un pirate dans le passage entre la Jamaïque et Haïti et ce sont 3,5 jours de belle navigation sous génois et solent, avec quelques moments de calme plat, faut pas exagérer quand même. En fin de traversée, le vent nous apporte une délicieuse odeur de résine. L'archipel des " Jardines de la Reina " est sur notre route, nous décidons d'aller l'explorer en prévision du séjour prévu avec Didier (mon frère pour tout vous dire), Isabelle, Max et Germain.

Après une entrée par la passe sud un peu trop en rase corail (il vaut mieux prendre la passe nord), les îles se révèlent décevantes. Pas un chat sinon un bateau de plongée et quelques pêcheurs, et de la mangrove partout. Où sont les plages de sable blanc et les plongées dans les coraux ? On en trouve quand même un peu au bout d'une heure d'annexe.



Les pêcheurs nous apportent trois belles queues de langouste et nous proposent un énorme vivaneau que l'on

troque contre casquette et bière. On a à manger pour trois jours, plus besoin de pêcher.

On explore encore Cayo Alcatracito qui correspond mieux à l'image qu'on se faisait de l'archipel. Le temps de plonger dans les coraux, un peu ternes mais bourrés de poissons de toutes les couleurs, et nous voilà partis pour Casilda car on doit quand même entrer officiellement à Cuba. Après une nuit agitée où le vent force 7-8 nous surprend, la guardia nous refoule manu militari de Casilda qui, nous avions des doutes mais maintenant, c'est une certitude, n'est pas un port d'entrée international et il nous faut aller à Cienfuegos, à 40 milles de là.

Cienfuegos

L'accueil y est sympathique, et l'armada des officiels, après s'être déchaussée, se serre et transpire dans le carré ; douane, capitainerie, immigration, service vétérinaire, santé. Après une inspection sommaire, ils refuseront en tout et pour tout le saucisson et le gruyère d'importation française. On devrait payer une taxe, ils mettent alors la nourriture dans un sac scellé et ils nous la redonnent à la sortie. Devant l'absurdité de la chose, la Señorita vétérinaire nous les laisse en nous faisant promettre de les manger dans le jour qui suit.

Finalement, on ne regrettera pas nos premiers pas sur Cuba à travers la ville de Cienfuegos qui possède une splendeur passée avec ses maisons coloniales, ses arcades, ses rocking-chairs devant toutes les maisons aux pièces en enfilade et pleines de beaux meubles, et ses belles "américaines" photogéniques.

On comprend assez vite le système monétaire ; il faut des pesos et là, la vie est bon marché. Le circuit touristique, lui, ne connaît que le dollar. Pour les futures virées dans la jungle, Pierre trouve une machette dans un magasin d'état à 10 pesos (= 30 cts d'€) et le marché quotidien est bien plus fourni qu'on pouvait l'imaginer. La ville offre un étonnant mélange d'activité et de nonchalance. On remonte le Malecón en calèche, taxi local, pour rejoindre la marina.



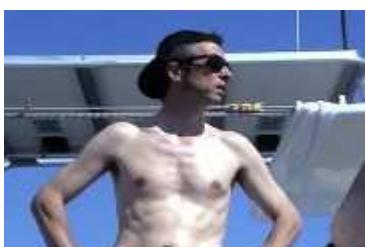
En me baladant dans le quartier, je trouve Javier, qui nous propose de nous emmener dans sa voiture visiter le jardin botanique. Ceux qui peuvent proposent comme ça des services officieux aux touristes pour arrondir les

fins de mois. Tout le monde travaille mais les payes tournent entre 250 et 600 pesos, ce qui permet d'acheter le minimum dans les magasins d'état avec la livreta (carnet de rationnement) mais pas plus. En fait, beaucoup d'entre eux cherchent à travailler dans les circuits touristiques où les gains sont plus intéressants. Le même Javier se débrouillera pour nous remplir notre bouteille de gaz, chose qu'on n'aurait jamais pu faire seuls puisque ici, c'est du propane. On ne comprend pas tout mais ça brûle bien.

La casa de la musica nous offre "ron" à gogo et danse à pleines paluches, sur fond de disco. Je serai même invitée par un "drag queen" tout de blanc vêtu pendant que Pierre est récupéré par sa copine, une black pétillante. Cuba ressemble bien à l'image que je pouvais m'en faire.

Trinidad

On retrouve Didier and co avec joie et on quitte Cienfuegos pour Cayo Blanco. On n'avait pas prévu une mer peu indulgente pour les novices et devant la blancheur de certains visages, on décide de s'arrêter dans une baie entre les deux ports. Pendant qu'on est sur la plage, la guardia tourne



Encore un peu blancs, les lyonnais

longuement autour du bateau puis vient nous dire de remonter l'annexe et s'assure qu'on va quitter le lieu rapidement. Après, ce sera une série de petites tracasseries administratives car si Cuba s'ouvre au tourisme, celui-ci doit rester sur des sentiers balisés et il n'est pas question d'aller où on veut quand on a un bateau, d'ici à ce qu'on embarque quelques cubains pour Miami, déjà qu'on a du mal à avoir des visas pour les Etats-Unis pour nous.... Enfin, ce sera le seul désagrément avec les autorités, ce qui n'est vraiment pas tragique.

A Cayo Blanco, on fera un peu de snorkeling et une fois les bateaux qui transportent les touristes des hôtels partis, l'île est un petit paradis. La machette permettra à Pierre et Germain de cueillir et éplucher les noix de coco qui pullulent sur l'île et le lendemain, on mouille à la "marina" de Casilda, qui se trouve à 15 km de Trinidad.

La marina est, comme celle de Cienfuegos, en partie occupée par les voiliers de location et c'est un défilé permanent d'équipages (à échelle réduite par rapport à la Martinique et la Guadeloupe).



Un clocher, comme dans Vertigo

Trinidad est beaucoup plus touristique que Cienfuegos mais avec plus de charme encore et dans ses rues pavées résonne partout de la musique. En s'éloignant un peu du centre, la vie s'écoule tranquillement, joueurs de dominos installés dans la rue, femmes assises derrière les grilles des fenêtres ou debout sur les pas des portes, enfants qui jouent au hockey.

Dans tous les cafés, des groupes se produisent et on écouterà plusieurs concerts de musique cubaine, avec un plaisir toujours renouvelé (mais c'est le Septeto Son de Cuba qui nous a le plus charmé). La casa de la Trova, par contre, se révèle un peu triste ou alors, on n'y est pas allé au bon moment. On a beaucoup de propositions dans la rue pour se loger ou pour aller manger dans des " casas particulières ". On se retrouve comme ça un soir à dîner tous les six chez une dame dont j'ai oublié le nom, avec canchanchara (miel, citron vert, glace et ron) en apéro puis calamars et langouste au menu. Et cette dame avait une



Une reine de la nuit

telle pêche qu'on s'est tous retrouvés en train de danser salsa et cha-cha-cha dans sa petite pièce. On a terminé la soirée à la casa de la Musica, haut lieu de la salsa mais là, on

a besoin d'encore un peu d'entraînement pour rivaliser avec les couples cubains qui semblent être des vrais pros.

Autour de Trinidad, on ira traîner nos pieds dans la vallée de los ingenios, où se cultive la canne à sucre. On se fait une frayeur en se retrouvant au milieu d'un pont au moment où le train vapeur arrive et pendant qu'on court, Didier et moi, devant le train, Isabelle se retrouve accrochée à une des piles du pont (il n'allait pas très vite, j'en conviens mais quand même, les peurs ne sont pas toujours très rationnelles). On passera un moment super dans une hacienda à écouter un groupe de musique traditionnelle accompagné d'une danseuse et là encore, on est sollicités, Pierre pour jouer des maracas et nous pour danser.



Germain,
écoutant le
Septeto son
de Cuba



Cherchez le gringo ...

On se fait une jolie balade aussi à Topes de Collantes dans la sierra de l'Escambray. Le chemin traverse une végétation luxuriante avant d'atteindre

une cascade où les plus courageux se baigneront.



Après le départ de Didier and co (je n'ai pas pu m'empêcher de verser ma larme, j'ai dû être pleureuse dans une autre vie) j'irai voir Mireya, une copine d'une copine, qui me donne un petit cours de salsa : "suave, suave" me répète t-elle pendant que Pierre prend des cours de guitare ; "suave suave" lui répète son prof.



Cayos de Dios

Avant de quitter Casilda, on essaye d'envoyer, sans succès, un mél groupé pour annoncer la mise à jour du site par Didier puis Carlos, le responsable officiel de la marina, vient signer le despacho ... et demande des revues coquines. (la revue " photo " qu'on lui a proposée n'a pas eu l'air de le satisfaire et c'est là qu'on a compris ce qu'il demandait). Pas de vent jusqu'à minuit, puis il se lève de l'est et je déroule le génois : silence ; et toujours l'odeur délicieuse de Cuba.

On arrive aux Cayos de Dios par le S. E. L'eau est d'émeraude, mais trop agitée au mouillage du N. E., et on finit par jeter l'ancre à celui du S. O., par 5m de fond. On découvre, sur la plage de sable blanc et fin, des bataillons de bernard-l'ermite et une multitude de têtes de langouste, certaines énormes. La mer, au sud des récifs, s'agit beaucoup mais nous sommes à l'abri et notre soirée s'écoule entre soleil rouge, boulange, porc au curry et salsa.

Un voilier suisse, Wind Song, avec une imposante sous-barbe, mouille non loin de nous ; à son bord, Eric et Catherine qui nous donnent de précieuses indications sur les coins à "snorkeler". Effectivement la taille des coraux et la variété des poissons nous émerveillent, malgré un fort clapot. Je tire deux perroquets pour le dîner. A la tombée du jour, un trimaran léger et diaboliquement évolutif, mouille entre Nomade et Wind Song. Une revigorante journée.

Cayo Largo

Le lendemain matin, Eric vient nous prévenir qu'un norther arrive et qu'il ne faut pas rester là par fort vent de S. O. Sympa. On sort du récif par la première passe sud. Le vent est déjà S. O. et on se dépêche pour arriver à

Cayo Largo avant la nuit, dans une mer formée. On mouille vers la playa Sirena à coté d'un cata "trompettiste" et de 2 autres sloops dont Wind Song ; le trimaran arrivera dans la nuit, nuit pendant laquelle on dérivera de 200m, sans bobo pour Nomade, mais pas pour notre sommeil. Le bout de la dérive est tout de même bien décapé !

Formalités rapides, pendant lesquelles on se fait confirmer, par écrit, que Maria la Gorda est bien un port d'entrée sortie international (avec Santiago, Cienfuegos et Cayo Largo au sud, marina Hemingway, Varadero et Holguin au nord).

On a le temps de discuter un peu avec les Suisses Eric et Catherine, qui



sont venus prendre la météo, sans succès, sur le ouèbe et qui repartent sur le champ pour les Cayos de Dios, leurs îles préférées dans les Canarreos. Ils s'en vont sur la foi d'une météo donnée par Ted, un anglais du ponton, car il n'existe pas de liaison Internet ici, sauf épisodiquement dans un des hôtels éloignés (Sol Cayo Largo ?). Ils ont acheté leur bateau à Rio Dulce. Depuis ils naviguent dans les Caraïbes. La forte sous-barbe que j'admirais a cédé à l'une de ses attaches lors d'une tempête au large du Belize.

Superbe palme masque tuba vers cayo Hijo de los Ballenatos : raie pastenague américaine, balistes royal et noir, perroquets feu, labres capitaine, grogneurs à lignes bleues etc. Marik me montre un requin nourrice qui reste à l'affût sous un rocher. Je pêche à nouveau des perroquets, mais la chair nous en paraît moins savoureuse que les autres fois et on craint la ciguatera.

Des canadiens croisés à la marina de Casilda, et qui avaient besoin des règles du jeu d'échecs pour un devoir de leur fille, nous avaient parlé d'un hôtel où il suffisait de demander pour être servi. Effectivement, au bout d'une bonne heure de marche, nous avons trouvé Sol Cayo Largo où le buffet est impressionnant, autant que le choix des cocktails, cubains caraïbes ou internationaux. Rien n'est mauvais, rien n'est vraiment bon non plus à part le pain et le fromage. Et je mange deux bouchées de trop, parce que c'est gratis, à 60 berges quand même ! Un peu dur le retour à la lampe de poche, mais au moins je brûle un peu de mes calories en excès !

Retour à la marina, pour faire tamponner le despacho, et renouveler les visas ; mais il faut des timbres ; et on est samedi ; et la banque qui ferme le

week end ; et l'officier qui est pris à l'aeropuerto toute la journée. " Mañana quizas ". Effectivement tout s'arrangera le lendemain ; à Cuba tout est difficile mais rien n'est impossible. Surtout avec le sourire.

On profite du contretemps pour retourner aux Ballanatos. Je pêche un Capitaine, chair fine, délicate et savoureuse et un grogneur qu'on remet à l'eau dans le doute, mais qui, renseignement pris, est tout à fait comestible. Marik commence à bien connaître son monde de poissons coralliens. Et rentre au bateau surveiller pain et pizza de temps en temps ! Rentrée au mouillage extérieur de la Sirena : ça souffle gentiment, et on est le seul voilier ce soir (cela pourrait faire un joli titre de chanson, n'est-il pas ?).

Retour à la marina (cela devient une litanie) : l'officier de l'immigration est à l'aéroport et j'y vais à pieds. Marik discute poissons avec Alain, un canadien qui a monté, difficilement, une société de location de voiliers, ici, à Cayo Largo. Départ tardif, vers 13h, pour Rosario. Heureusement un vent d'Est soutenu (20 à 25 noeuds) nous permet d'embouquer la passe étroite avec suffisamment de lumière. Nuit agitée, mais aérée, heureuse. Heureux d'avoir quitté Cayo Largo, délocalisé, hétérotopique, quasi sinistre, malgré la clarté de son eau et la finesse incroyable de son sable blanc comme de la neige.



Cayos Rosario et Cantiles

Vent lancinant, hypnotisant. On se sent bien seul dans cette grande étendue d'eau cernée seulement de mangroves et de brisants. Et la vigueur des coups de balai d'Eole lasse. Et on n'est pas plus rassuré que cela quand un bateau de pêche vient s'amarrer à Nomade pour échanger 4 grosses langoustes contre ron et café.

Une météo fiable, permettant de prévoir les northerns (ou nortes) serait la bienvenue. Alors j'écoute et réécoute à la BLU les bulletins de NMN, en essayant de repérer les zones, qui défilent à toute allure. Et quand je parviens à détecter celle du golfe du Mexique, et, entre deux borborygmes, à reconnaître le mot "east", corroboré par un "81 to 83° West", je suis aux anges. Bonsoir perfect Paul ; c'est ainsi qu'on désigne la voix synthétique qui diffuse les bulletins ; et c'est ainsi j'apprends que ça soufflera jusqu'à samedi, du pur alizé d'est, boosté par un anticyclone sur le sud des Etats-

unis.

Rechignant à se mettre à l'eau dans des récifs trop tumultueux on va visiter la réserve de singes de Cayo Cantiles. Et voilà que je fais enfin connaissance avec le singe vert (son petit ou arrière petit fils) dont je racontais les aventures à mes filles chéries, le soir, pour qu'elles s'endorment vers de beaux rêves ; un grand bonheur. Trois hommes gardent la réserve : l'un d'eux nous fait faire le tour de la caye et nous montre des traces de pattes de crocodiles ; un autre donne du lait à une sorte de petit ragondin qui a perdu sa maman ; et le troisième fait très desperado du grand Ouest. Ils nous ouvrent des noix de coco presque écoeurantes, tant elles sont jeunes. On leur donne des bières et une casquette qui se retrouve vite fait sur la tête du papa du ragondin. Le retour en annexe, contre le vent et à la pagaille, est dur juste comme il faut pour endurcir le marin.

Le soir on retrouve le trimaran, et on fait un peu mieux connaissance avec son propriétaire allemand : Marcus. Il a construit son bateau, Archéopterix, qui ne pèse que 2 tonnes, il y a quatre ans, avec sa femme. Deux ans de méditerranée, puis les Caraïbes.



Demain, patates (de corail !!)

Mais on ne trouvera pas de patates, seulement 4 queues de langouste et un pargo (vivaneau) donnés par des pêcheurs bossant dans le coin. Les tensions coexistentielles atteignent un pic dans Nomade ; alors on fait fonctionner la meilleure pompe d'évacuation : la parole. Et bonne nuit.

Au matin, on apprend d'Eric, qui arrive de Cayos de Dios, à décortiquer les lambis. Ca souffle encore dur et on va nager autour d'un caillou. J'attrape un capitaine et un pargo.

La Coloma

Wind Song démarre une heure avant nous. Bon vent, bonne route, même si naviguer en permanence dans 3 à 5m d'eau fait bizarre ; en route on croise des milliers d'oiseaux. Le soir on retrouve Wind Song qui se fait



piloter par des pêcheurs dans la " pasa de Santa Cruz ". On les suit, dans une lumière resplendissante. Puis ils vont mouiller non loin de là et nos routes se séparent sans doute définitivement.

L'arrivée à La Coloma se fait en douceur. Après des formalités simples, on est pris sous la coupe de " Boca del Toro ", un bateau officiel de plongée, unique à Cuba parait-il, et propriété de Guillermo Garcia, troisième personnage du gouvernement révolutionnaire de Fidel. On est le seul bateau de passage et on nous chouchoute : on se retrouve ainsi à dîner en présence du capitaine, Papo, du mécano, pété, et du cuisinier plongeur (ah, ah !) José, dit Chino, qui nous propose un peu dans les chaleurs du ron, de nous héberger chez lui, à Pinar del Rio.



La Coloma, port de pêche

La ville est essentiellement constituée d'une rue sans fin et de quelques HLM. Pourtant les gens y sont merveilleusement accueillants : ainsi de ce vieux monsieur qui nous invite à boire le café chez lui, comme ça ; et qui quand on arrive, s'est mis sur son 31, avec sa sœur et son beau-frère. Ils nous montrent des photos de famille et surtout des journaux où l'on voit leur père retrouver en Espagne, après 50 ans passés à Cuba, son amour de jeunesse. Ainsi de cette femme qu'on a rencontrée sur le " Boca del Toro " et qui nous invite, comme ça, dans son HLM, d'où l'on repart les bras chargés d'oranges.

On reparle à José de sa proposition ; il semble un peu gêné, mais dit qu'il va arranger ça avec sa femme. Et effectivement quand on rentre après un dîner étonnant dans un resto d'état (27 pesos 60 pour nous deux, soit 1 euro, avec du porc mais sans boissons) rendez-vous est pris pour prendre ensemble la "guagua", bus national, le lendemain matin à 8h.



Pinar del Rio

Le bus coûte un peso, pour 24 km, mais à moins de posséder une carte de grand invalide, peu de chance de s'asseoir. Sur la route le chauffeur évite comme il peut vélos et voitures à cheval. La campagne défile, assez belle, avec ses champs de tabac, de maïs et de riz, jusqu'à la ville, très animée.

La maison de José, qui est en fait celle de sa copine Maytée, est toute en longueur, comme la plupart des logements cubains qu'on a pu voir. Un couloir

dessert salon, chambre, salle d'eau, chambre, salle à manger et cuisine d'un côté et une courrette de l'autre, avec un escalier en fer qui mène on ne sait pas bien où. Nous sommes accueillis comme de vieux amis et on nous installe au milieu, dans la chambre de la fille de Maytée : Maytée-Lise. L'eau est coupée et José dit plaisamment qu'il va téléphoner à

Fidel. Vivent aussi, sous le même toit, les parents de Maytée : le père est très cultivé, très drôle aussi par moments ; la mère vraiment charmante. On visionne la fête

monstrueuse des 15 ans de Mayté-Lise, une institution ici à Cuba, et qui n'a pas d'équivalent pour les garçons ; heureusement car cela coûte une fortune. Et tout se passe comme sur des roulettes



espagnoles. Les hommes font la cuisine et on parle toute la soirée dans une bonne humeur générale. Notre façon de prononcer malonga au lieu de malaaannnga les fait en particulier beaucoup rire : il faut dire que dans le premier cas il s'agit d'une zigounette et dans le second d'un légume proche de la papa (patate).

Le lendemain, l'eau n'est toujours pas revenue et la toilette devient toilette de chat. On discute avec le grand-père, qui nous montre son carnet de rationnement (livreta) : 800g de viande, tant de sel, d'œufs, tomates etc. par mois, à des prix de l'ordre du peso (4 centimes d'euro). Le café est composé à 50% de vrai café et tout n'est pas toujours disponible dans les magasins d'état, mais c'est presque gratuit, presque seulement quand on sait qu'un salaire moyen se monte à 400 pesos. Il nous pose des questions sur rien et sur tout, sur l'histoire de la Bretagne, par exemple, et la date de son rattachement à la France !



On visite la ville, le spectacle est surtout dans la rue, et on ramène quelques victuailles qui, mitonnées par José, vont faire un bon dîner : porc grillé, riz aux haricots noirs, turrón et ... ron. Puis on ira dans un café dansant, sans le moindre touriste, et avec des couples qui dansent magnifiquement la salsa. On se croirait dans Buenvista Social Club, en vrai. Un vieux monsieur, en particulier, qui virevolte en gardant les fesses constamment en arrière, et qui porte une casquette écossaise et des grosses lunettes de soleil vertes.

Viñales

C'est Omar, un ami de José, qui nous emmène à Viñales dans sa petite Toyota, qui a fait 2 millions de kilomètres, dit-il en riant. A peine sorti de la ville, un policier monté sur une moto flambant neuve, lui dresse un PV (une "multa" de 5 pesos) car il s'est retourné pour nous parler, et c'est dangereux ; quand on voit l'état général des voitures ! Cela ne lui enlève ni sa faconde, ni sa bonne humeur et, après un petit arrêt panoramique, on arrive chez Yolanda, une amie à lui, qui nous loue une chambre.



José reste avec nous pour nous guider : un camion s'arrête, on saute dedans pour arriver au départ d'une superbe balade au milieu de champs de tabac, de mogotes (sorte de pains de sucre recouverts de végétation, qui



ressemblent aux montagnes des peintres chinois) et de secaderos, hangars en forme de prismes triangulaires recouverts de feuilles de palmier, qui servent au séchage des feuilles dont on fera les fameux cigares.

La terre est rouge, un peu comme dans les vignes de Bourgogne, mais sans cailloux. Il n'y a plus de route, seulement des petits sentiers où l'on se perdrait vite sans la présence de José. Au bout de 2 heures de marche parmi des paysages splendides on arrive à une maison habitée par des " Atlanticos ", une sorte de secte qui ne se soigne que par l'eau. Une dame accueillante nous offre, dans sa jolie maison de bois, blanche et bleue, très dépouillée, un verre d'eau, pure bien sûr, mais aussi un café.

En passant devant un secadero particulièrement beau, on rencontre une femme en train de ranger méticuleusement des feuilles de tabac. Elle nous tient un long discours sur le bien-fondé de la politique de



Fidel et on a l'impression qu'elle le récite par cœur, jusqu'au moment où elle parle d'elle, des douze ans qu'elle avait à la révolution, et du bouleversement que cela a provoqué dans sa vie de paysanne et de femme. Et cela devient profondément émouvant. José, pour sa part, se montre



plutôt agacé.

Arrivés à la fin de la balade, les pieds en marmelade, ô bonheur, un camion repartait pour Viñales. On mange un morceau, puis José repart pour Pinar dans une superbe voiture rétro toute jaune. Le soir on mange chez Yolanda des tamales et des légumes exquis ; notre meilleur repas depuis notre arrivée à Cuba. En plus le courant est coupé et on fait un dîner aux chandelles " muy romantico ".

Superbe balade en vélo jusqu'à la cueva de los Indios, que l'on ne visite pas (c'est 27 fois plus cher pour les touristes, 5 pesos, 5 dollars, il ne faut tout de même pas charrier). La terre est magnifiquement rouge et fertile, et le printemps, qui se sent à travers le vert tendre des feuilles et la légèreté de l'air, donne à l'ensemble un petit parfum de paradis. On s'arrête dans une école primaire, où les institutrices nous invitent à discuter. Tous les enfants, ici, ont été sélectionnés pour leur intelligence (comme dans le lycée de Mayté-Lise !).

Les bâtiments sont très jolis et donnent envie d'étudier ; et les enfants travaillent avec une attention et un calme remarquables. Il y a tout de même des problèmes d'intendance, et le salaire est

beaucoup moins gros que le travail à fournir. Adios escuela "Isabel Rubio" (une révolutionnaire de la région).

Anniversario feliz, Morgane. J'ai la communication sans problème mais je voudrais en dire 10 fois plus.

Vers 4h Omar est là. Il a le nez sous le capot car de l'eau rentre dans les cylindres. Effectivement, au retour, ça se met à fumer dans la voiture et on entend une bougie sauter comme un bouchon de champagne. No problema : Omar change la bougie et son support, qui est brûlé. Et ça repart : chapeau ! (à Cuba, si on n'est pas doué pour la mécanique, il vaut mieux ne pas posséder de voiture). Dîner chez José, suivi d'une séance de feuilleton télé.

Dernier jour à Pinar : j'achète quelques bons livres pour une poignée de



José MARTÍ, héros national, avec le Che



pesos (le choix est restreint mais c'est vraiment donné). Marik rapporte du marché du maïs frais que José malaxe et fait frire. Déjeuner copieux, sans Mayté malheureusement, car elle travaille. Retour à La Coloma en taxi collectif, avec la nostalgie d'une belle page tournée.

Le bateau est en ordre, à part une écoute de génois qui a été coupée et dont il ne reste que quelques mètres. Ce n'est pas un drame dans la mesure où on en a une de rechange.

Adieux chaleureux de la part de l'équipage de la " Boca del Toro ", en particulier du mécano et de Papo, le capitaine, qui nous offre une carte marine.

Maria la Gorda

Pas de vent, puis bonne navigation, vent arrière, jusqu'aux eaux cristallines de Maria la Gorda. La guardia arrive sous la forme d'un charmant jeune homme, qui expédie les formalités. A terre tout tourne autour d'un unique hôtel, simple et discret du reste. On y a acheté du beurre et quelques autres denrées.

L'eau est la plus claire de toutes celles que j'ai pu voir aux Caraïbes ou ailleurs : on distingue l'ancre à 20m. Et il suffit de nager 50m pour se retrouver parmi les coraux et des centaines de poissons de toutes sortes (anges, carangues, grogneurs, gros yeux, perroquets, balistes etc.). Le dîner ne posera pas de problème ! Pas de problème non plus pour examiner la coque, et je constate que l'axe de l'hélice présente un peu trop de jeu. A surveiller.

Le soir on est invité sur September Song, un voilier étatsunien haut de gamme. A bord, Alain, un français, Sabrina, sa femme, états-unienne de Chicago, et Ted un anglais, l'homme à la météo qu'on avait vu à Cayo Largo. Un trio à la fois étonnant et sympathique : Alain a décidé d'acheter un voilier il y a 2 ans, sans aucune expérience de la mer; il a alors rencontré Ted qui lui a appris à naviguer en devenant son ami. Il travaille, épisodiquement, dans l'informatique pétrolière où il doit gagner gros. Les discussions bilingues vont bon train dans le carré cossu : Ted connaît la côte nord de la Bretagne comme sa poche : il boit sec et dit que s'il est alcoolique, Alain et Sabrina sont chocolatic ! Je repars avec un autre logiciel de décodage météo, que j'essaye sitôt rentré : et ça marche (le slant est beaucoup plus facile à régler qu'avec JVComm32). Merci Alain.

Un nouveau voilier arrive : Sashay. On dirait qu'il arbore un drapeau

breton. Sur le pont un homme me fait des signes pour que je branche ma VHF ; il m'appelle, se présente, Bruno, et me demande une météo ; ça tombe bien, j'ai des cartes toutes fraîches. Et il nous invite à boire un café. On ira vers 5h, et on repartira à minuit ! Sept heures à discuter de tout et de rien avec Bruno et Olga, sans voir le temps passer. On est bien, voilà tout. Il faut dire que Bruno est cuistot à Key West, et qu'il a ouvert en grand son armoire à épices pour nous mitonner des spaghetti. Il travaille aux U.S.A. depuis longtemps, mais il est Rennais, d'où le drapeau breton. Elle, est de Montpellier, et sort doucement d'une malaria attrapée aux Honduras et tardivement soignée à Cienfuegos.

On fait beaucoup de snorkeling. Marik y ajoute deux plongées sur des tombants, où elle voit un " porc-épic " avec un poisson collé à lui dos à dos (une sorte de poisson fakir, en somme).

Sashay est parti dans la nuit pour La Havane. A 8 heures on voit les voiles de September Song disparaître sous l'horizon, en direction du Mexique. Marcus apparaît un peu plus tard sur son fougueux trimaran. Notre départ pour le Guatemala est fixé au lendemain matin.



12. Guatemala (mars-avril 2004)

Traversée (450 milles 3,5 jours)

Jour 1 : (21 mars PRINTEMPS) : Départ 9h, au largue. La météo annonçait 20 nds de vent et des creux de 3 m et c'est ça. Marik attrape un barracuda de plus d'un mètre, et le remet à l'eau : à quand le vaccin contre la ciguaterre ?

Jour 2 : Temps bouché. Toujours même vent et même mer. La météo montre un front froid bizarrement stationnaire avec, à son extrémité sud-

ouest, une partie occluse juste sur nous.

Mer d'encre ; nuit d'encre ; vent noir. Seul le plancton émet quelques lueurs dans l'eau, comme des étoiles noyées ; et les cargos illuminés, au loin, qui disparaissent, parfois, derrière les vagues.

Marik, totalement insensible au mal de mer, fait cake au lard et clafoutis aux poires. On ne se laisse pas aller.

Jour 3 : Temps clair et il n'y aura sans doute pas besoin de faire tourner le moteur au débrayé 2h pour les batteries. Mais vent et vagues mènent toujours la danse : deux jours pleins qu'on chevauche au grand galop !

On affale le solent pour quitter le plein vent arrière qui nous mènerait sur des récifs déjà jonchés de 5 épaves (Je sais qu'on ne prête qu'aux riches, mais là ce serait un don !)

157 milles en 24 heures, voilà qui console nos fesses galopantes. Si le courant contraire, d'au moins un noeud, qu'on devait rencontrer existe bien, il ne nous ralentit guère.

Jour 4 : On approche. On croise plusieurs cargos qui viennent visiblement de Livingston ou de Puerto Barrios.

Quatre globicéphales noirs nous rendent une visite courtoise. On distingue bien leurs têtes toutes arrondies, et quand ils passent sous l'étrave ça nous impressionne toujours. L'un fait un superbe saut en l'air ; c'est la fête.

Ce sera juste pour arriver avant la nuit, et le chenal n'est ni large ni profond. Il nous faudrait souvent une petite minute de plus dans le temps qui nous est donné (par le grand QUI ?) Effectivement il fait nuit ; on relève un peu la dérive et on entre dans la baie de Livingston, un peu à l'aide des feux, un peu en tenant le 225° et beaucoup en suivant des pêcheurs. Marik n'est franchement pas rassurée, mais on arrive tranquillement, vers 20h, juste devant la guardia.

Guatemala

Livingston fait penser à Scarborough : cool et bariolé.



Le rio dulce fait penser aux romans-poèmes d'Alvaro Mutis : une rivière superbe qu'on pourrait remonter jusqu'à l'infini, sans autre but qu'elle-même.

L'intérieur des terres, que nous avons visité pendant un mois, est souvent d'une grande beauté. Ce qui m'a le plus surpris, c'est l'omniprésence des mayas, les descendants de ces formidables constructeurs, artistes, astronomes, et guerriers, qui construisirent, parmi beaucoup d'autres, les villes et temples de Tikal, Copan, Bonampak. Ils forment, sans doute, plus de la moitié de la population, et sûrement, plus de 90% des pauvres. Cette injustice flagrante provoque un malaise dans les rapports sociaux que nous avons eu du mal à supporter. Mais ce sont affaires de terriens et nous ne parlerons pas plus du Guatemala ici (voir cependant les pages de carnet).



13. Belize, quand tu nous tiens ... (mai-? 2004)

Fin avril, il est temps de quitter les rives du Rio Dulce et de se rapprocher de Paimpol et de ses falaises. Comme on passe entre la côte du Belize et la barrière corallienne, on s'octroie un petit arrêt dans une caye pour profiter une dernière fois d'une baignade sauvage dans une mer chaude.

On y reste l'après-midi et on repart direction Isla Mujeres au Mexique.

Et c'est là que tout se gâte.

On commence petit avec l'alternateur qui nous lâche ; voyant rouge allumé, plus de charge, odeur de plastique brûlé. On décide de faire halte à Belize city pour le réparer. Un mécano nous démonte l'alternateur pour le mettre sur un banc et nous fait patienter en nous disant qu'une diode est à changer et qu'il en cherche une. On attend donc un peu et pour finir, il ne réparera rien du tout et remontera l'ancien alternateur. Pendant ce temps, on s'est plongé dans le circuit électrique du bateau pour un travail long et fastidieux de repérage, mais c'était vraiment à faire et on est content. Tout ça nous a quand même retardé d'une semaine et on repart du Belize avec un vent plutôt Est alors que du Sud-Est est annoncé. Cap au 20°, toujours en direction d'Isla Mujeres. La mer est hachée et pas très agréable.

Après plus de 24h de navigation au près, ça se gâte cette fois sérieusement. On ne suit plus le bon cap, et Nomade a l'air de faire ce qu'il veut. On n'arrive même plus à changer de bord. On ne comprend pas tout de suite ce qui ce passe. C'est seulement quand Pierre voit le bout' qui sert à relever la dérive tout mou qu'on ose à peine imaginer qu'on l'a perdue, cette dérive. Au mieux, on fait du vent de travers, ce qui nous rapproche trop de la côte. Si au moins le vent tombait, on pourrait continuer au moteur mais non, il forcit plutôt et la nuit tombe. Après deux ou trois heures d'essais, sans parvenir à faire mieux que 2 noeuds dans la bonne direction, on renonce et on fait demi-tour, retour à la case départ, la mort dans l'âme. Une fois passé le chenal d'entrée, on mouille en eau claire pour aller voir sous le bateau. Effectivement, la dérive est coupée nette au niveau du bas de la coque, il ne reste que le pivot (parti au fond de l'eau, l'aileron, et les 100 kg de coke qu'on y avait cachés !) On se croit dans un mauvais rêve, c'est tellement incroyable ; et pas de choc, pas de bruit extraordinaires, rien.

On frappe à plusieurs portes et on finit par apprendre qu'il y a une marina avec une grue, à 5 milles de Belize city, " Cucumber beach marina ", qui vient d'ouvrir ses portes. On va d'abord la voir en taxi car on se méfie de ce qu'ils appellent marina (la marina de Fort St Georges dont on nous a parlé avant est ouverte à tous les vents, et il est impossible pour un voilier de s'y amarrer). Mais effectivement, elle existe, et il y a une grue. On amène donc le bateau non sans frayeurs dans l'entrée étroite et peu profonde (enfin, ce dernier point n'est plus un problème !).



Nous sommes le 12 mai.

Après avoir fait la déclaration à l'assurance, on commence à cogiter sur des solutions. Tout nous est passé par la tête, depuis l'idée de faire une dérive en fibre de verre et bois à celle de mettre des planches sur le côté, pour faire un pseudo biquille, en passant par une dérive provisoire en acier. Daniel, un Etats-unien qui a construit des bateaux nous dit que le mieux est de compléter ce qui reste de la dérive par une partie en acier, car les chantiers ici connaissent ce travail, et de remonter jusqu'en Floride faire

réparer. L'idée est sans doute bonne mais on n'a vraiment pas les connaissances techniques et l'expert (qui est en France) n'est pas chaud.

La série continue car une fois le bateau au sec, pas moyen de débloquer l'axe de la dérive. Il a fallu attendre deux semaines les plans pour s'apercevoir qu'en fait, ils ne nous éclairaient pas. On a fini par se dire que le mieux était de couper l'axe.

Entre-temps, l'expert propose de faire fabriquer une dérive en France et de l'envoyer, mais les délais risquaient d'être trop longs avec peut-être à nouveau des problèmes techniques au remontage.

Tout ça commençait à ressembler au 183ième épisode d'un mauvais feuilleton télé. On obtient toutefois du chantier Paul Duke un devis pour une nouvelle dérive en alu, en réutilisant le pivot restant. Arrivés à ce stade, on pensait encore ramener le bateau même si on voyait le temps passer beaucoup trop vite et la saison des cyclones avancer. On s'était fixés le 15 juin comme limite raisonnable, avec 4700 miles à faire et 35 jours de mer en gros jusqu'aux Açores.

Et au bout de tout ça, changement de cap, l'assurance nous téléphone en nous annonçant qu'au vu du devis et de la date (1 juin, date de départ officielle de la saison des cyclones), ils proposent un rapatriement du bateau par une compagnie spécialisée, Dockwise (c'est un système de dock flottant avec ballasts, le voilier entre directement dans le bateau comme dans un port).

On en est d'abord restés pantois, en se disant que là, ça devenait de la grosse artillerie, mais pourquoi pas ? Dans la mesure où l'assurance refusait notre proposition de réparation sur place, on n'avait plus guère le choix.

En plus, on s'est dit, c'est leur rayon, ils connaissent, pas de problèmes. En fait, pas du tout ; pendant une semaine, rien, pas de nouvelles. Je passe sur le nombre de coups de fils à l'assurance ... En plus, on se rend compte rapidement, en cherchant sur Internet des renseignements sur Dockwise, que ce serait vraiment difficile de transporter le bateau à Miami, lieu de départ, et qu'en plus, le bateau arriverait à Rotterdam et le tout en décembre.

Bref, en tournant et retournant le problème dans notre petite tête, on en est arrivés à deux possibilités : ou remettre une dérive provisoire (mais comment ? le problème n'a pas évolué depuis le début) au bateau pour qu'il

puisse sortir de Belize city, ou faire transporter Nomade par cargo par un système de lift-on, lift-off (le bateau est placé sur un ber, démâté, emballé et placé sur le cargo à l'aide d'une grue) mais directement en Europe depuis le Belize. Il y a une troisième solution, qu'on ne veut imaginer qu'en dernier ressort, c'est redescendre le bateau à Rio Dulce (avec des vents portants, ce n'est pas un problème) où il serait à l'abri pendant la saison des cyclones, faire une dérive en France pendant l'hiver, et revenir (enfin Pierre, mais ceci dit, je serais pas contre une rebelote, faudra qu'j'en cause à mon employeur) au printemps.

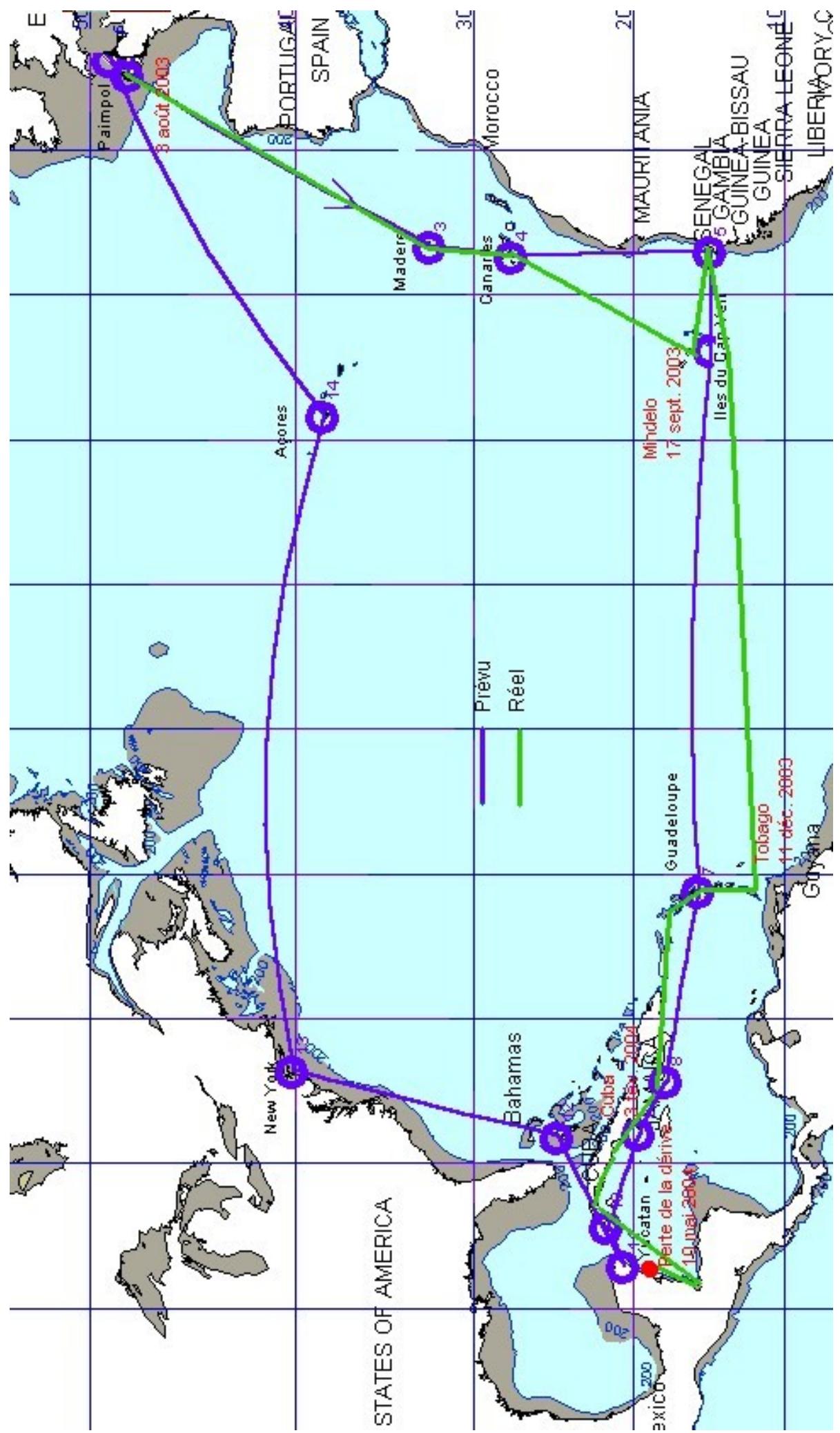
Nous terminons la quatrième semaine bélizienne et l'expert a trouvé une autre solution : faire venir un skipper de Martinique qui remonterait le bateau à Miami, sans dérive.

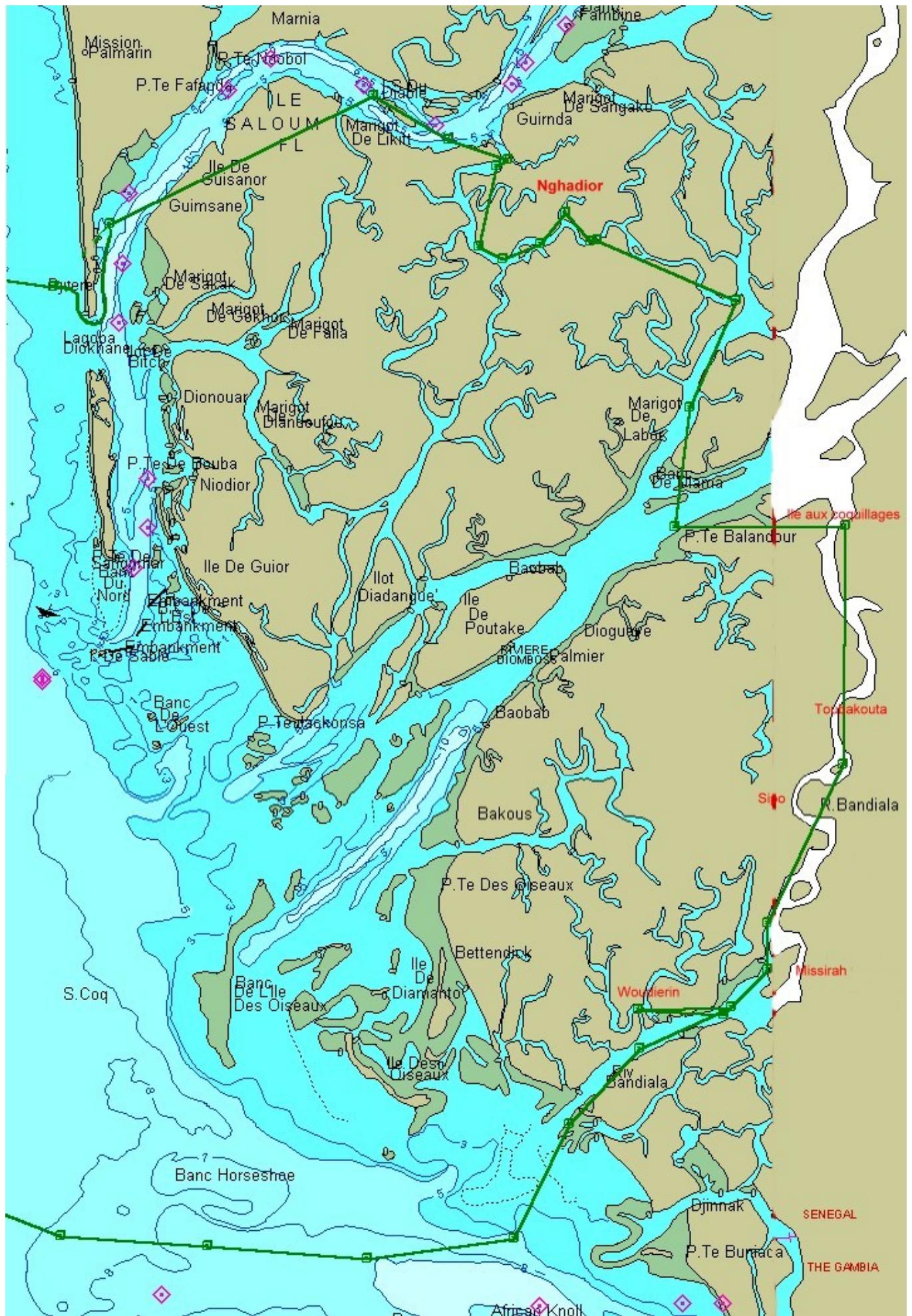
Cela fait 5 jours et pas de nouvelles, on attend. Entre temps, en discutant à droite à gauche, on rencontre des regards plus que sceptiques sur l'idée d'une remontée sans dérive.

Affaire à suivre, on vous racontera le reste à notre retour, faut bien garder un peu de suspense. Les copains qui sont au courant ne nous plaignent même pas, y nous disent que le Belize, y'a pire et franchement, c'est vrai. Pourtant même s'il y a des douches à la marina, pour se rafraîchir des journées à 33°, ça ne suffit pas. On n'a pas la tête complètement libre et côté cool, il nous reste à faire des progrès, si on se compare aux Rastamen qu'on rencontre au Belize.

On est quand même allés faire du snorkeling dans les cayes, et c'était super, mais on n'a pas pu s'empêcher de se dire "Qu'est-ce qu'on aurait été bien ici avec Nomade dans l'eau". Et quel est le rôle du grand QUI dans tout ça ?









F
e
m
m
e
s



du



S
I
N
E
- SALOUM



Les peintures



f
a
n
t
a
s
t
i
q
u
e
s



de



BONAMPAK

Les merveilleux tissus



des femmes mayas
(Santa Cruz,
lac Atitlan)

Marik

**et
Pierre**

Kermaria



Nomade

Paimpol
Madère
Canaries
Sénégal Cabo
verde Petites
Antilles Cuba
Yucatan
Açores
Paimpol
2003-2004

Ponton

Voilier

Voyage

Liens

Fantaisies

Carnets



La Machine douce

Nom : Nomade.

Type : Porto, dériveur intégral alu.

Architectes : Philippe Harlé et
Alain Mortain

Chantier : Techniforme.

Je mesure 10m92 en longueur et 3m75 en largeur. Mon tirant d'eau varie, selon l'inclinaison de ma "swing keel", entre 0m90 et 2m20, et mon tirant d'air vaut 15m20.

J'ai 27 mètres carrés de grand voile (lattée) et 42.5 de génois, sur enrouleur. Je suis assez coquet et j'ai aussi une trinquette (12 m²), un solent (19 m²), un tourmentin et un spi asymétrique dans ma garde-robe.

Mon poids est de 7,5 tonnes en charge. Enfin mon moteur fournit une brise Perkins Perama de 30cv.



Carraçal (Cap Vert)



Cayo Cantiles (Cuba)



Voilure

J'avais lu que le spi asymétrique n'est pas utile en grande croisière, et c'est vrai. Au largue ça va toujours, même dans les petits airs. Par contre un triradial nous aurait plus servi, même si le couple génois-solent, en ciseaux, s'est révélé vraiment royal au plein vent arrière (mais sa mauvaise coupe, trop vrillée, rend le solent inutilisable aux autres allures).

Régionale aussi la grand voile lattée sur chariots à billes.

Au dessus de force 6, au près, il vaut mieux hisser la trinquette.

Dans l'ensemble, à part trois coups de vent (en quittant les Canaries, entre Martinique et Guadeloupe, et des Jardins de la Reine à Trinidad), Éole nous a plutôt manqué.

Energie

haut



L'énergie, sur un bateau, constitue un problème quasi métaphysique. Sa quête et sa bonne utilisation, que ce soit dans la voilure, toujours assoiffée de vent, dans les appareils, toujours affamés d'ampère-heures, ou même dans la bonne forme et la "joyeuseté" de l'équipage, toujours prêt à attaquer le saucisson, constituent une activité primordiale du marin. En fait tout vient du soleil, même le vent (pas de soleil, pas de différences de température, pas de vent) même le pétrole (mais le vent c'est mieux !). Alors, sur Nomade, on a misé sur les tropiques, et les panneaux solaires.

Equipement :

- un alternateur bien sûr. Au départ on a échangé celui d'origine (perkins, 55A) contre un plus gros (marque inconnue, 105A). Beaucoup de frais pour rien. Il ne montait qu'à 33A et bouffait une quantité phénoménale de courroies (une tous les 150h environ). En plus il nous a lâchés au bout de 9 mois. Il semble que pour 105A il faudrait une double courroie. On a repris l'ancien.

- 4 batteries freedom de 105 AH, dont une réservée au moteur. Comme elles passaient souvent au noir ou au rouge, on a

demandé une vérification de leur état de charge en Martinique : toutes étaient au dessus des normes, ce qui a calmé nos inquiétudes.

- 3 panneaux solaires Siemens de 75 w installés sur un confortable portique. Cela nous donne, au soleil exactement, jusqu'à 14 A. Malheureusement les fils qui relient panneaux et batteries via un régulateur Steca delta sont trop fins (même s'ils sont en argent, cela ne fait gagner que 10% sur la résistivité, $1,5 \cdot 10^{-8}$ contre $1,7 \cdot 10^{-8}$) et font perdre jusqu'à 2 V, interdisant toute recharge profonde. Changement des câbles à prévoir.

- Pas d'éolienne, par parti pris, ni d'autre source.

Au mouillage et en cabotage, sous les tropiques, on étale ainsi notre consommation courante, y compris un frigo branché en permanence (au froid mini). En traversée, peut-être à cause du problème de recharge profonde, cela se gâte la nuit : on a droit à environ 40 AH pour les 10 heures nocturnes, ce qui est beaucoup trop peu dans les zones fréquentées où il faudrait mettre radar, feux de route, carte électronique. A éclaircir, et prévoir peut-être un hydro générateur.

Pour la gazinière, nous avons une bouteille butane de 13 kg et deux camping-gaz de 2,75 kg. On consomme en moyenne 250 g par jour. Le remplissage a été facile dans l'atlantique Est, mais nous n'avons pas pu en faire au Guatemala, et il a fallu se débrouiller à Cuba, à Haïti, et au Belize. Un adaptateur au standard américain aurait bien rendu service. En guadeloupe, seul Butagaz est autorisé et comme nous n'avions qu'une bouteille antargaz, il a fallu racheter une 13 kg.

[haut](#)

La réserve de gazole, 120 litres fixes, 60 litres en bidons nous a largement suffi (80 heures environ, soit 400 milles dans des conditions correctes).

Confort

La réserve d'eau, 400 litres, est confortable pour deux ; il n'y a que dans le Sine-Saloum que l'on a dû charger de l'eau vraiment suspecte, et sulfureuse à souhait. De toute façon on

ne boit cette eau que bouillie, et on ajoute du "aqua clean" en cas de doute.

De l'eau rentrait régulièrement dans les fonds, ce qui nous irritait beaucoup, et faisait bien rire les propriétaires de bateaux en bois. La cause était double : une fuite d'un réservoir d'eau, et un trou dans le coffre arrière de stockage du gaz par où l'eau rentrait dès que l'océan s'agitait. On a mis six mois pour trouver (en se fourvoyant dans de nombreuses fausses pistes), et 20 minutes pour réparer !

Mouillages

Le mouillage à poste comprend une CQR de 45 lb (20 kg), 50 m de chaîne et 30 m de cablot. Avec lui on s'est toujours senti en sécurité.

Nous avons toutefois dérapé deux fois : la première à Cayo Largo, sur fond d'algues, et on s'y attendait un peu ; la deuxième à Belize City, lors du passage d'une onde tropicale et nous nous sommes déplacés, très lentement, de 50 m, sous haute surveillance.

Un deuxième mouillage, ancre Brittany posée en fond de cale au centre du bateau, 15 m de chaîne et 30 m de cablot placés à l'arrière dans la jupe, n'a servi qu'une fois, dans la marina Tijax de Rio Dulce. On prévoit de placer l'ancre sur le balcon avant.



Sur le rio Dulce (Guatemala)